

Indiens de Guyane

Wayana et Wayampi de la forêt

Jean-Marcel Hurault, Françoise et Pierre Grenand
préfacé par Claude Lévi-Strauss

Monde / Photographie - H. S. N° 109

autrement



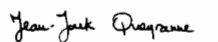
Sommaire

- 5. Préface
Claude Lévi-Strauss
- 10. Prologue
Françoise Grenand et Pierre Grenand
- 12. Wayana et Wayampi,
peuples des Grands Bois de Guyane
*Françoise Grenand, Pierre Grenand
et Jean-Marcel Hurault*
- 28. De forêt et d'eau
- 38. Visages et mémoires
- 50. Architecture de l'éphémère
- 66. Clairière dans les Grands Bois
- 78. Forêt d'abondance
- 102. Homme au village, homme artisan
- 114. Des travaux et des jours
- 138. Enfance en liberté
- 152. Parures
- 164. Festivités et rites d'initiation
- 188. La sérénité retrouvée
- 194. Pour savoir qui, quand, et où
- 197. Pour poursuivre la lecture
- 199. Carte : localisation des ethnies

Indiens de Guyane

Wayana et Wayampi de la forêt

L'outre-mer, dans l'imaginaire des Français, se réduit souvent à des paysages de carte postale et à des rêves de vacances. Mais l'outre-mer, c'est aussi une diversité de populations, de cultures, parties intégrantes de notre histoire et de notre civilisation. C'est pourquoi j'ai souhaité engager avec les Éditions Autrement un partenariat inauguré par ce beau livre sur les Indiens de Guyane. D'autres ouvrages sur les différents départements et territoires d'outre-mer lui feront bientôt suite. Nous avons voulu que chacun d'entre eux puisse porter la marque du regard singulier de son auteur. Ainsi le propos est donc libre, mais témoin de notre volonté commune de mettre en lumière l'apport des cultures de l'outre-mer français dans la construction de l'identité culturelle de notre pays.



Jean-Jack Queyranne,
Secrétaire d'État à l'Outre-Mer

Cet ouvrage a reçu le soutien du Secrétariat d'État à l'Outre-Mer, du Conseil régional de Guyane, du Ministère de l'Environnement (Mission pour la Création du Parc de la Guyane), et du Centre national du Livre.

Éditions Autrement

17 rue du Louvre, 75001 Paris.

Tél. : 01 40 26 06 06. Fax : 01 40 26 00 26.

Directeur-rédacteur en chef : Henry Dougier. *Rédaction* : Valérie Antoni, Jean-Claude Béhar, Nicole Czechowski. *Fabrication / secrétariat de rédaction* : Bernadette Mercier, assistée de Hélène Dupont. *Graphisme* : Kamy Pakdel. *Service financier* : Béatrice Labadie.

Gestion et administration : Agnès André, Eve Courbot, Hassina Mérabet.

Service de presse : Agnès Biltgen. *Directeur de la publication* : Henry Dougier.

Revue publiée par Autrement. Comm. par. 55778.

Dépôt légal : 3^e trimestre 1998. ISSN : 0336-5816. ISBN : 2-86260-824-6

Imprimé et broché en Belgique par Snoeck-Ducaju & Zoon.

Indiens de Guyane

Wayana et Wayampi de la forêt

Photographies de Jean-Marcel Hurault

Texte de Françoise Grenand

Préface de Claude Lévi-Strauss,

de l'Académie française

Préface

Jean-Marcel Hurault est un pionnier de la redécouverte ethnologique de la Guyane. Ses livres continuent de témoigner pour une époque, pas si lointaine, où l'on s'est avisé que les cultures oubliées pendant des décennies étaient toujours en place. Il est allé à leur rencontre, il les a photographiées, décrites avant que – sans les altérer gravement, d'ailleurs – le fusil de chasse et le moteur hors-bord n'entrent couramment en usage.

De cette ethnologie guyanaise, Pierre et Françoise Grenand sont aujourd'hui les maîtres. Depuis trente ans, leurs livres, leurs articles signés de leurs deux noms ou bien d'un seul, mais toujours conçus et écrits de concert, ont immensément accru nos connaissances dans plusieurs domaines : langues parlées, relations des Indiens avec le milieu, techniques du corps, artisanat, organisation sociale, croyances, philosophie naturelle. Les Grenand ont ramené au jour une mythologie qu'on croyait effacée de la mémoire indienne, restitué dans ses grands traits une histoire pré- et postcolombienne en s'aidant non seulement de l'archéologie à laquelle on se croit souvent réduit, mais aussi des archives (qui, pour la Guyane, remontent au XVII^e siècle) et surtout des traditions orales. Ils ont ainsi étendu à l'histoire non écrite les leçons de Georges Dumézil qui, contre l'attitude hypercritique de ses devanciers et nombre de ses contemporains, nous a appris à prendre les sources originaires au sérieux.

Ce que cette histoire met en lumière, c'est qu'en Guyane pas plus qu'ailleurs les modes de vie que ces photographies illustrent ne peuvent être pris pour des survivances archaïques. Des Indiens nus, vivant de chasse, de pêche, de cueillette et d'une agriculture sur brûlis, ne sont pas les ultimes représentants d'une humanité primitive.

La Guyane comprenait jadis des zones de peuplement dense, reliées par des routes au long desquelles se nouaient des alliances, s'effectuaient des transactions commerciales qui pouvaient dégénérer en guerres. Pour ces sociétés actives et prospères, l'arrivée des Européens fut un cataclysme générateur

d'autres désastres au cours des ans. Victimes des maladies importées et des massacres, des populations entières disparurent ou virent leur effectif réduit au dixième ou au vingtième. Ces poignées de survivants – quelques centaines, souvent quelques dizaines – durent chercher un refuge dans des régions reculées.

L'admirable est que, dans cette dérélliction, ils surent recréer des communautés viables et réinventer, si l'on peut dire, l'état de société. Leur volonté de survivre, leur capacité à surmonter tant d'épreuves, le succès de formules inédites grâce auxquelles des microsociétés parvinrent à mener une libre existence tout en maintenant leur cohérence interne et leur équilibre avec le milieu, sont autant de raisons du respect qu'elles inspirent aux ethnologues. Ce sentiment mêlé de tendresse transparait de façon émouvante dans les photographies de Jean-Marcel Hurault et les commentaires de Françoise Grenand.

Les photographies sont d'abord remarquables en ceci qu'elles ont été choisies et ordonnées pour offrir un traitement systématique de la vie et des réalités indigènes. Elles analysent chaque genre d'activité, en distinguant les moments et les aspects : filage, ourdissage, tissage, pour la confection d'un hamac ; quatre étapes du passage de l'enfance à l'adolescence ; une douzaine de clichés pour décomposer en ses phases successives le rituel de l'initiation... Sans apprêt ni artifice, l'auteur a chaque fois trouvé l'angle, le cadrage, les mieux propres à faire voir "en situation" ce qu'il importait de montrer. Ajouterai-je que par les jeux de lumière, l'heure choisie, la mise en page, l'expression spontanée des acteurs, chaque photographie est belle et révèle en ce géographe un artiste ?

Très peu d'années séparent les dernières photographies de Hurault de l'arrivée des Grenand en Guyane. Leur regard prend ainsi le relais du sien, et cette continuité explique l'harmonie qui règne entre leurs témoignages, que ceux-ci

empruntent la forme écrite ou imagée. Comme un historien d'art qui, conscient d'enrichir la contemplation esthétique, s'attache à préciser le sens des moindres détails dans un tableau de maître, Françoise Grenand dote chaque photographie d'un commentaire savant mais aussi poétique. Savant, car elle a la vertu d'aller toujours au fond des choses. Aucun détail, fût-il apparemment mineur, ne lui échappe. Elle s'en saisit, l'éclaire, le replace dans un ensemble qui trouve ainsi sa pleine signification. Du contenu apparent ou latent de chaque photographie, elle exprime la substance, évaluant avec précision le nombre de palmes – des milliers – nécessaires à la couverture d'une maison, identifiant en botaniste la douzaine d'essences de bois employées pour fabriquer une pirogue...

À cette précision, ses textes doivent beaucoup de leur charme. Françoise Grenand a toujours le souci du mot juste. Linguiste d'abord, certes, elle est sensible à la saveur des noms vernaculaires et la fait goûter avec art au lecteur. Dans ce climat poétique où baigne son savoir, l'accueil fait à Rimbaud n'a rien d'insolite.

Cet album a, par les images, une telle puissance évocatrice, il apporte par les textes des informations si riches qu'il mérite de prendre rang dans la littérature comme un petit "trésor" de l'ethnologie guyanaise... Mais je lui trouve aussi une portée plus vaste. C'est, à mes yeux, un des meilleurs exemples dont on dispose pour faire comprendre de façon concise à ceux qui voudraient s'en instruire ce qu'est par excellence une enquête ethnographique.

Claude Lévi-Strauss,
de l'Académie française

À la mémoire d'André Fribourg-Blanc,
qui était notre ami

Prologue

Depuis plusieurs années déjà, nous médions de tremper notre plume dans une encre nouvelle, plus douce : nous détourner un moment des publications scientifiques et des écrits militants, pour offrir à un public élargi une vision panoramique des Amérindiens de l'intérieur, peindre un tableau qui donnerait non pas seulement l'envie de comprendre ou de défendre, mais bien plutôt l'envie d'aimer. C'est alors que Jean-Marcel Hurault proposa de nous confier ses photographies pratiquement inédites, avec pour seule directive de leur donner la parole.

Ce ne fut pas une entreprise facile, ce fut une tâche gratifiante. Faire partager notre perception des choses et des hommes au travers d'une série de clichés déjà anciens supposait, ou bien que nous donnerions à entrevoir un monde éteint, déjà irrémédiablement confiné dans la mémoire des hommes qui l'avaient connu, ou bien que tout cela était encore vivant et que chaque photographie pouvait se lire au présent. La réalité est bien sûr plus nuancée. Plus un seul chasseur ne tire son gibier à l'arc, mais tout père apprend encore à son fils à flécher le poisson en saison sèche. Plus personne ne rejoint les sources des grands fleuves à la pagaie, mais tout le monde sait encore construire un canot. L'habitat, sous la pression des autorités, s'est sédentarisé, appauvri et la plupart du temps enlaidi, mais les familles dorment encore dans des hamacs. Le chamane demeure une force morale de toute première importance et les recettes de bière de manioc sont connues de chaque jeune fille qui se marie. Sa langue maternelle, aucun Amérindien n'est disposé à l'abandonner ; aussi demeure-t-elle le seul véhicule de la vie villageoise. Quant aux fêtes, elles restent encore un ciment social étonnamment puissant, même si le répertoire musical et chorégraphique s'est amoindri, concurrencé qu'il est par des musiques nouvelles. La musique et la danse sont des arts fugaces, labiles, éphémères. Un monument, même ruiné, témoigne encore de ses heures de gloire ; un livre, même tronqué, peut être déchiffré par-delà les siècles ; mais la musique, la danse... Si elles n'ont pas

été enregistrées et filmées, elles peuvent basculer dans l'oubli. Que meure un vieil homme savant, que le deuil interdise quelque temps que l'on exécute le répertoire qu'il affectionnait, que la communauté se disperse pour se recomposer autrement, et c'en est fini.

De toute une tradition musicale et chorégraphique, il peut ne demeurer rien de plus qu'un nuage rapidement dispersé par le vent.

Les clichés furent tous pris par Jean-Marcel Hurault lors de ses missions de cartographie. Il ne faudrait pas oublier, en effet, que la Guyane n'était pas véritablement cartographiée avant lui.

Tous s'échelonnent entre 1952 et 1964. Autant dire qu'ils ont entre trente et quarante ans. Les découvrir fut pour nous, qui n'avons commencé à parcourir les fleuves de Guyane qu'en 1966, une promenade d'abord réjouissante : nous reconnaissons tel homme jeune en gommant ses rides actuelles et tel enfant parce qu'il a aujourd'hui engendré à son tour un enfant qui lui ressemble. Mais la nostalgie s'engouffre entre les pages lorsqu'on sait que tant et tant de sourires sont éteints à jamais. Voici d'ailleurs une des raisons qui nous a poussés à publier ces photographies : même s'il n'est pas dans la coutume des Amérindiens de prononcer le nom de parents défunts et a fortiori d'admettre que leurs portraits leur survivent, aujourd'hui que des cartes postales de qualités variées circulent anonymement, il devenait urgent d'offrir aux Wayana et aux Wayampi ces beaux portraits de leurs familles rassemblés en un volume qui, en quelque sorte, prolongeât leur vie. Pour ne pas choquer leur sensibilité, c'est en fin de volume, comme si nous parlions à mi-voix, que nous avons regroupé les noms qui nous sont connus, avec l'identification des lieux et les dates. Puissent ces précieuses informations fortifier le fond de la mémoire collective.

Nous ne saurions terminer sans remercier Hervé Rivière de ses conseils en ethnomusicologie et Daniel Schoepf, conservateur du département Amérique au musée d'Ethnographie de Genève, qui mit amicalement à notre disposition sa rigueur, son temps, des notes inédites et surtout son intime connaissance de la civilisation wayana, pour épurer et parfaire le texte. S'il subsiste dans la légende qui accompagne chaque photographie des confusions, des imprécisions ou des maladroites, la faute nous en incombe entièrement.

Françoise Grenand et Pierre Grenand

WAYANA ET WAYAMPI

peuples des Grands Bois de Guyane

Il est devenu courant de séparer les Amérindiens du littoral de ceux de l'intérieur. Ce n'est certes pas au regard de l'appartenance linguistique que l'on peut justifier un tel découpage, car Wayampi et Wayana ne sont pas apparentés par la langue, critère d'identification majeur pour les anthropologues américanistes, alors que Wayana et Galibi le sont ; mais l'histoire, les réseaux d'échange et le milieu justifient davantage cette dichotomie.

Contrairement aux ethnies côtières, soit qu'elles sont fortement tournées vers la mer – c'est le cas des Galibi –, soit qu'elles tirent parti des mangroves, des marais ou de la forêt galerie – c'est le cas des Palikur –, les Amérindiens des Grands Bois, selon cette belle expression guyanaise, vivent entièrement immergés dans l'immensité de la forêt ombrophile dont ils tirent encore la quintessence de leur existence. Leurs genres de vie, ce que les ethnologues nomment la civilisation matérielle, sont très proches : parures et vêtements, abattis, canots et outils sont similaires dans leurs grands traits.

Plusieurs auteurs ont ainsi identifié une aire culturelle du plateau des Guyanes, elle-même subdivisée en plusieurs ensembles régionaux. Les Wayana, les Wayampi, les Émerillon et les Aparai constituent l'un de ces ensembles.

Le passé

L'histoire des populations amérindiennes nous est restituée par les trouvailles archéologiques, les traditions orales, le lexique, les généalogies et par ceux des récits de voyageurs qui, postérieurement à Christophe Colomb, sont parvenus jusqu'à nous. Ce faisceau de documents est loin de former une masse homogène : les récits des missionnaires ou des traiteurs sont entachés de jugements moraux aujourd'hui vieillis ; les poteries anciennes nous révèlent des styles et des datations mais ne fournissent pas le nom du peuple qui les façonna ; la mythologie est porteuse de traits culturels parfois bien antérieurs

à la pénétration en Guyane; l'étude du vocabulaire peut nous fournir de précieux indices sur le chemin d'antiques migrations ou sur l'influence culturelle d'autres ethnies; quant aux récits historiques, ils accusent un tassement du temps propre à toute tradition orale.

Il n'empêche qu'une image assez cohérente émerge de la confrontation de tous ces documents. Sans vouloir ici remonter très loin dans le temps, contentons-nous de dire qu'avant le tourbillon dévastateur que constitua l'arrivée des Européens, l'échiquier guyanais était bien plus garni qu'aujourd'hui. Venant de l'ouest et du sud-est, des peuples de la famille linguistique arawak, puis des peuples de la famille linguistique karib occupèrent progressivement l'est des Guyanes au cours des mille cinq cents années qui précédèrent la découverte de l'Amérique par l'Occident. Il est d'ailleurs plus que probable qu'ils y rencontrèrent des populations plus anciennement installées, dont deux subsistaient encore au *xvi^e* siècle. Peu de temps avant l'irruption des Européens enfin, entrèrent en Guyane, venus du sud de l'Amazone, des peuples de langues tupi-guarani. Au total, ce n'est pas moins d'une cinquantaine de nations amérindiennes différentes qui peuplaient la totalité de la Guyane et de l'actuel État brésilien d'Amapá au *xvi^e* siècle de notre ère.

Les investigations historiques nous laissent à penser qu'au *xvi^e* siècle, au moins une partie des sous-groupes qui plus tard donneront les Wayana, vivait sur la rive septentrionale de l'Amazone. Au début du *xviii^e* siècle, remontant progressivement le Paru de Leste, ses tributaires et le Jari, ils absorbèrent des peuples de chasseurs-cueilleurs, tels les Upurui et les Opagwana, qui occupaient les collines du partage des eaux, connues du public sous le nom impropre de Tumuc Humac. Les Wayampï, quant à eux, sont signalés dans des documents portugais du *xvii^e* siècle sur les rives du rio Xingu, affluent méridional, cette fois, de l'Amazone, qu'ils franchirent en plusieurs vagues après 1720. À cette époque-là, ce sont deux nations vigoureuses et belliqueuses qui amorcent un lent mouvement vers le nord, sans se préoccuper outre mesure des envahisseurs venus de l'autre côté des mers.

Pour tous les groupes amérindiens, la période coloniale coïncida avec une brutale et profonde décroissance démographique. Longtemps ignorées, les causes sont aujourd'hui mieux connues, même si des zones d'ombre subsistent. On peut tout d'abord avancer que l'importation par les colonisateurs de

microbes et de virus alors localement inconnus est à l'origine de l'effondrement démographique du plus grand isolat que l'on pût imaginer, mis soudain en contact avec des membres des sociétés de l'Ancien Monde. L'absence de toute protection immunitaire ancestrale vis-à-vis d'agents de maladies tels que la variole, la rougeole, la tuberculose et les virus respiratoires étiquetés "rhumes" ou "grippes" permit l'extension d'épidémies foudroyantes. Nous évoquons plus loin les ravages que la variole entraîna chez les Wayampi au XIX^e siècle. L'affaiblissement global des défenses consécutif à ces épidémies, associé aux perturbations multiples provoquées par les migrations imposées ou simplement induites, a pu parallèlement favoriser des endémies traditionnelles telles que paludisme, fièvre jaune, dengue ou maladie de Chagas. La similitude est grande avec l'hécatombe des Amérindiens du Mexique dès le XVI^e siècle, après l'arrivée des premiers conquistadores et avant même l'exploitation coloniale. Symétriquement, on sait les ravages que la syphilis causa en Europe après les retours des différentes expéditions de Christophe Colomb et de ses successeurs : les équipages rapportaient le microbe de la "rougeole indienne" qui n'était localement qu'une tréponématose bénigne. Pour ce qui est de la Guyane, il n'est que de citer le funeste échec, en 1763, de l'expédition de Kourou, dû à l'anéantissement des colons par le paludisme et la fièvre jaune. Des exemples contemporains illustrent ces contaminations exogènes : citons les Yanomami du Brésil qui, relativement peu visités jusque vers la fin des années 1970, purent ensuite, après les dramatiques contacts avec les orpailleurs, transmettre en toute innocence des pathologies transportées de communauté à communauté. Citons aussi les foyers locaux d'affections des voies respiratoires, auxquelles les Amérindiens sont très sensibles, apportées épisodiquement par les touristes ou même les chercheurs. On peut ensuite parler, pour l'ensemble des peuples amérindiens, du choc psychologique provoqué par la confrontation de deux civilisations antinomiques et qui ne se comprirent pas, choc dû à l'effondrement culturel et numérique qu'aggrava la concentration sur les missions catholiques, même si l'action des missionnaires fut nettement moins coercitive en Guyane que dans les colonies ibériques. Par ailleurs, la mise en esclavage des Amérindiens fut en Guyane extrêmement faible et toujours officiellement condamnée. Elle cessa définitivement après 1706. Toute proportion gardée, et même si l'on tient compte de ce que la colonisation de la Guyane fut l'une des moins

brutales du continent américain, on peut essayer de comprendre ce qui s'est passé en se représentant la commotion que causerait sur terre un débarquement d'êtres d'une autre planète prenant, sans que nous le comprenions vraiment tout de suite, possession de nos terroirs au nom de leur gouvernement lointain et menant une politique tout à fait étrangère à nos intérêts, qu'ils ne s'inquiéteraient d'ailleurs point de connaître.

Dès 1613, avec la fondation de Belém do Pará, les Portugais occupent le bas Amazone, mais ce n'est qu'après 1650 que les Anglais puis les Hollandais au Surinam, et les Français à Cayenne, s'installèrent définitivement sur la côte. Si les populations côtières amorçaient déjà un déclin démographique bientôt suivi d'un repli territorial, gageons que les ethnies de l'intérieur, encore nombreuses, n'avaient des Occidentaux que des images très floues, même si elles commençaient à faire grand cas de l'outillage métallique qui leur arrivait, au terme d'un colportage long et complexe.

Moins d'un siècle plus tard, la situation était différente : les missionnaires et les colons, tant hollandais que portugais et, dans une moindre mesure, français, conscients de l'affaiblissement des peuples indigènes, étaient désireux d'en tirer parti. C'est ainsi que les Galibi au nord furent armés par les Hollandais, tandis que les Wayampi l'étaient au sud par les Portugais pour combler les vides, en requérant par la force des Amérindiens de l'intérieur. Leurs raids provoquèrent des remous dans l'intérieur. Plusieurs ethnies furent inquiétées, tels les Aramakoto, les Kusari, les Tapiri. On peut dater des années 1720-1750 et localiser au pied du versant méridional des collines du partage des eaux entre Guyane et Bassin amazonien les premiers contacts, d'ailleurs hostiles, entre Wayampi et Wayana, lesquels, alliés aux Upurui, furent amenés soit à fortifier leurs villages, soit à se réfugier sur les inselbergs. Les Galibi, quant à eux, libérés sur la côte de la tutelle des Jésuites après l'expulsion de ces derniers (1765), tentèrent un moment de subjuguer les Wayana en remontant le Litani. Patris, qui visita les Wayana en 1766, insiste sur leurs mœurs spartiates induites par l'insécurité qui régnait sur leur territoire. Ils se rapprochèrent d'ailleurs du Camopi dans l'espoir de bénéficier de l'alliance des Français, mais une nouvelle donne se jouait désormais dans le sud de la Guyane : la France abandonna totalement le bassin du haut et moyen Oyapock après 1789, laissant livré à lui-même un misérable reliquat des dix

nations amérindiennes qui le peuplaient soixante ans plus tôt; les Wayana dissipèrent la menace galibi au nord, à la suite d'un choc armé sur le fleuve dont les deux ethnies ont gardé le souvenir; les Noirs Marrons s'instituèrent en barrière entre l'aval et l'amont; enfin, la pression des Wayampi se relâchant au sud-ouest, les Wayana, isolés, revinrent à leur habitat premier. Une paix solennelle entre les deux nations fut conclue sur le Jari vers 1830.

Pour ce qui est des Wayampi, menacés d'être eux-mêmes enrôlés dans une guerre qui ne les concernait point (un avatar des guerres napoléoniennes sur le continent américain!), ils avaient pris le parti de rompre avec leurs encombrants alliés portugais et de poursuivre pour leur propre compte un mouvement migratoire vers le nord entamé plus d'un siècle auparavant. Remontant le Jari et ses affluents occidentaux, ils atteignirent les formateurs sud-est de l'Oyapock et pénétrèrent sur le territoire de la Guyane vers 1790.

À partir du XIX^e siècle, le sort de la colonie ne fut plus soudé à celui de ses premiers habitants, qui devinrent de plus en plus, au nord du pays, une minorité marginale (Galibi) et dépendante (Palikur et débris de quelques autres nations); au sud, un isolat de tribus totalement oubliées ou méconnues (Wayana, Émerillon et Wayampi).

La forte migration wayampi assimila rapidement les restes épars des anciennes ethnies du bassin de l'Oyapock, Way, Piriu, Norak, Kaikushiana, dont on retrouve d'ailleurs la trace dans leurs généalogies, mais elle fut décimée par une série d'épidémies, en particulier la variole, apportées par les audacieux traiteurs qui leur troquaient hamacs, animaux apprivoisés ou farine de manioc contre l'outillage métallique et les objets occidentaux auxquels les avaient habitués leur alliance avec les Portugais. Lorsqu'on dit qu'une population a été "décimée", on pourrait entendre l'expression en son sens étymologique et comprendre que la perte fut d'un décime, c'est-à-dire de un pour dix; en ce qui concerne les Wayampi, ce fut véritablement une hécatombe, puisqu'entre 1820 et 1840, leur population passant d'une estimation de 6 000 personnes à un peu plus de 1 000, le rapport des pertes fut de huit pour dix. Des villages entiers s'éteignirent, les survivants cherchant dans l'isolement à enrayer la progression des épidémies. C'est à cette époque que leur organisation clanique fondée sur des emblèmes animaux devint impossible à maintenir et sombra, bien qu'aujourd'hui ils en gardent un souvenir vivace et

accordent encore certains traits physiques ou certaines portions de leur territoire à quelques-uns de leurs anciens clans.

Après 1830, enhardis par l'amointrissement de leurs anciens ennemis, les Wayana se mirent à colporter jusque chez eux des objets occidentaux qui leur venaient eux-mêmes de Hollande, via le Surinam et le relais des Noirs Marrons. C'est à cette époque qu'ils occupent la vallée du Litani et installent une enclave entre Noirs Ndjuka et Amérindiens Tiriyo sur le Tapanahoni. Ce commerce n'a cessé que tout récemment, l'immigration en Guyane de communautés wayana et wayampi pour fuir les exactions auxquelles elles étaient soumises au Brésil ayant effacé les anciens chemins de traite. Aujourd'hui, les Wayana du Litani se rendent encore chez les Wayampi de l'Oyapock en empruntant le chemin des Émerillon, beaucoup plus court. Leur commerce ne porte plus du tout sur les objets occidentaux, que les Wayampi peuvent désormais se procurer directement, mais il est curieusement revenu à un troc d'objets amérindiens des plus classiques : couronnes de plumes, queues d'ara rouge et bleu, ceintures de perles, pelotes de fil de coton, chiens dressés pour la chasse...

Le xx^e siècle débuta sans que personne, pas même des voyageurs aussi prestigieux que Jules Crevaux (1878) et Henri Coudreau (1891), fût parvenu à faire sortir les Amérindiens de l'intérieur de leur isolement. On les oublia ou on les crut éteints. À tel point qu'en 1931 la mission Monteux-Richard "redécouvrait" les Wayana et les Émerillon, cependant qu'en 1939, celle du Dr Heckenroth "redécouvrait" à son tour les Wayampi. Ils s'étaient accommodés de la situation en se fractionnant en plusieurs sous-groupes territoriaux et en s'atomisant en minuscules communautés repliées sur elles-mêmes.

Une décennie plus tard commençait la série des missions cartographiques au cours desquelles furent pris ces clichés. Alors débuta une nouvelle phase : le responsable de ces missions ainsi que les médecins qui en étaient membres, les Dr André Fribourg-Blanc puis Étienne Bois, relayés par d'autres âmes généreuses, ne cessèrent plus de s'employer à faire connaître aux autorités de l'État ces civilisations attachantes, et à leur montrer le caractère involontairement meurtrier de l'alternance de politiques d'abandon et d'assimilation qui leur avaient été jusque-là appliquées.

Les hommes et le milieu

Le climat du sud de la Guyane diffère sensiblement de celui du littoral. Les précipitations sont moindres (total annuel de 2 250 millimètres à Maripasoula et Trois Sauts, contre 3 200 millimètres à Cayenne et 4 000 millimètres à Rochambeau) et mieux réparties au cours de l'année. L'année est pratiquement divisée en deux saisons : l'été de juillet à fin novembre, et la saison des pluies le reste de l'année, avec un maximum en mai et juin. Outre ses effets sur le régime des rivières, la variation des précipitations au cours de l'année commande les transports, la pêche, la cueillette et le cycle culturel.

Au socle granito-gneissique correspond un relief monotone, moutonnement de collines dont les dimensions planimétriques ne dépassent guère 300 mètres, avec des dénivelées locales de 50 à 100 mètres. Sur la presque totalité de la surface du pays, on ne rencontre rien d'autre que des collines aux pentes raides dominant des bas-fonds humides, parfois marécageux.

Cette extrême fragmentation du relief doit être retenue comme l'un des facteurs écologiques influant le plus directement sur le peuplement et sur l'économie. Cette configuration est une servitude pour les populations vivant essentiellement de l'agriculture : le transport des tubercules de manioc de l'abattis au village devient pénible lorsque la distance à parcourir avec des hotées de 35 à 40 kilos dépasse deux kilomètres environ. Elle a donc pour effet de limiter étroitement la surface directement accessible pour chaque village. Le niveau de l'eau dans les rivières varie de trois à quatre mètres de façon continue au cours de l'année. De ce fait, les terres alluviales des principales vallées sont submergées en saison des pluies. Seuls les vestiges d'anciennes terrasses échappent à la crue et conviennent à l'établissement des villages. En saison sèche par contre, l'étiage est très sévère ; à cette saison, la faune aquatique, concentrée dans un volume d'eau restreint, peut être rapidement détruite quand la pêche est conduite sans ménagement.

Les cours d'eau guyanais sont coupés de chutes et de rapides qui rendent la navigation difficile et dangereuse. En l'absence de pistes ou de routes, ils n'en sont pas moins les voies de communication privilégiées des populations actuelles, qui disposent de bonnes embarcations. L'histoire de la navigation est d'ailleurs instructive sur l'adaptabilité des populations amérindiennes à leur milieu : il est clair que, lors des grandes migrations des siècles passés,

Wayana et Wayampi disposaient comme bon nombre d'autres ethnies amazoniennes naviguant sur des fleuves puissants, ou encore comme les Karib peuplant les Antilles, de canots monoxyles ouverts au feu. Plus tard, le déclin démographique ayant concentré les Amérindiens dans les interfluves, ce furent les communications pédestres qui devinrent importantes, cependant que le canot monoxyle perdait toute utilité ; aussi les peuples de l'intérieur, privés de son usage, oublièrent-ils l'art de le fabriquer. Les voyageurs qui les visitèrent en ces époques de repli ont noté par contre l'utilisation généralisée de canots provisoires en écorce, parfaitement adaptés aux petits cours d'eau encombrés de troncs d'arbre. Ce sont les Noirs Marrons qui, au cours du XIX^e siècle, redonnèrent au canot monoxyle ouvert au feu ses lettres de noblesse par une série de perfectionnements importants : de courts et sans bordages qu'ils étaient, ils devinrent effilés, allégés, plus longs et plus puissants. Redevint ainsi possible l'actuel habitat linéaire axé sur les principaux cours d'eau. C'est là une évolution relativement récente ; les Wayampi du Brésil par exemple, qui maintiennent un habitat forestier dans le haut cours de rivières peu navigables, n'ont besoin que de peu de canots, cependant que sur l'Oyapock, les canots en écorce ayant perdu toute fonction, les derniers hommes à savoir les découper et les cheviller en une journée sont aujourd'hui décédés. Aussi bien l'évolution des techniques n'est-elle pas d'une linéarité parfaite ; ses bonds en avant et ses retours en arrière sont marqueurs de l'histoire particulière de chaque groupe humain, qui peut, au gré des circonstances, posséder, perdre, puis retrouver un savoir ou un savoir-faire.

L'ensemble du territoire est entièrement recouvert par la forêt tropicale ombrophile, forêt continue et dense qui s'étend sur des centaines de kilomètres sans autres clairières que des bamboueraies de faible surface. Le sous-bois, alternance de belles éclaircies sous futaie sur les pentes ou les sommets de collines, et d'arbustes et broussailles reliés par des lianes fines et souples dans les vallées, offre un constant renouvellement ; il faut fréquemment manier le sabre d'abattis. Les pistes amérindiennes sont des tracés ténus, discrètes sentes marquées de loin en loin par une cicatrice laissée sur quelque tronc. La progression en forêt est lente, guère plus d'une quinzaine de kilomètres par jour pour une famille chargée de hottes de voyage.

La forêt tropicale révèle une grande diversité floristique. Elle est composée avant tout d'arbres ; ainsi Daniel Sabatier et Marie-Françoise Prévost, deux botanistes de l'ORTOM, ont montré que l'on trouve en moyenne 200 pieds supérieurs à 20 centimètres de diamètre par hectare. Mais l'on rencontre aussi des palmiers, des lianes et des plantes épiphytes. En revanche les herbes, surtout les graminées, y sont rares.

C'est de la forêt mais aussi des cours d'eau, grands et petits, que les Wayana et les Wayampi tirent une importante partie de leur subsistance. Par exemple, l'alimentation des Wayampi du haut Oyapock est composée, pour 43%, de produits forestiers et, pour 57%, de leur agriculture. Il y a peu de temps encore, la forêt permettait à de petits groupes de chasseurs-cueilleurs en continuel déplacement, tels les Akulio de Surinam, d'en tirer la totalité de leur subsistance.

Les ressources du milieu naturel sauvage sont exploitées selon trois types d'activité : la collecte, la chasse et la pêche. Bien que chacune d'elles requière des connaissances et des techniques spécifiques, elles sont souvent pratiquées conjointement lors d'une même sortie en forêt ou sur la rivière. L'opportunisme déterminé par les saisons, les comportements et l'alimentation du gibier et des poissons, la fructification des arbres et des palmiers aussi bien que le hasard, est une caractéristique dominante de ces activités.

La collecte compte pour 6% dans les rentrées alimentaires des Wayampi. Elle concerne aussi bien des produits végétaux alimentaires, fruits et amandes principalement, que des produits animaux tels qu'œufs d'iguane, crabes, miels variés, larves diverses. Ceci ne peut occulter le fait que la forêt est aussi la source majeure des matériaux de leur vie quotidienne : bois de chauffage, bois de charpente, palmes pour toiture, bois à canot, roseaux à vannerie, manches d'outil, liens, gommés, colorants, plantes médicinales, terre à poterie, etc.

La chasse et la pêche restent, quant à elles, la source principale des protéines consommées par les deux populations. La faune terrestre est très disséminée, la faune aquatique un peu moins, mais toutes deux sont hautement variées en espèces. L'anthropologue nord-américain Jean-Luc Chodkiewicz a publié les chiffres obtenus par les Wayana : 1,36 kilo de viande et poisson par homme et par heure de chasse et de pêche ; quant à nous, nous avons comptabilisé que les 29 producteurs d'une communauté wayampi avaient en une

année rapporté 14,3 tonnes de viande et poisson à leurs familles. Ces excellents résultats sont liés à une extrême diversification des activités pratiquées sur un très vaste territoire (770 kilomètres carrés pour trois villages, totalisant les 309 Wayampi du haut Oyapock en 1990). La chasse est aujourd'hui surtout pratiquée au fusil, l'arc étant réservé à la pêche ou à la chasse des oiseaux à l'affût. Dans le haut cours des rivières, comme chez les Wayampi de Trois Sauts, la chasse représente 72 % du tonnage des captures animales, alors que chez les Wayana du Litani, qui bénéficient d'un réseau hydrographique dense et de nombreux rapides concentrant le poisson, la chasse reste certes majoritaire mais ne représente plus, selon Chodkiewicz, que 58 % du tonnage des captures animales.

Le dernier volet de l'économie amérindienne est l'agriculture, qui prend elle aussi appui sur la forêt. Choisisant l'emplacement de leurs abattis en fonction de la capacité de ressuyage des sols, excluant les terrains inondables où les tubercules risqueraient de pourrir, les Amérindiens cultivent les "terres hautes" – entendons par là les collines –, parfois même sur de fortes pentes, où se sont formés des sols ferrallitiques très pauvres, lessivés par les pluies torrentielles et presque totalement dépourvus d'éléments minéraux. C'est sur la base de ces contraintes incontournables que les Amérindiens ont, depuis des millénaires, mis au point une agriculture sophistiquée. Chaque année en saison sèche - d'août à novembre -, une parcelle de forêt d'un demi-hectare en moyenne est défrichée à la hache et au sabre. Après une période de séchage d'un mois et demi, on y met le feu. La fertilité obtenue dépendant du poids des cendres déposées par l'incendie, cette opération essentielle peut malheureusement être contrariée par l'arrivée prématurée des pluies. Vont alors être confiées à la terre plus de 35 espèces différentes de plantes cultivées ; pour certaines, une sélection instaurée depuis des lustres aboutit à un nombre impressionnant de variétés : les Wayampi disposent pour le seul manioc de 33 variétés, de goûts et d'usages différents. On est bien loin des trois ou quatre variétés de pommes de terre qu'offre classiquement au chaland un marché parisien. L'impression de tohu-bohu qu'imprime à un œil inexpérimenté un abattis amérindien ne résiste pas à l'analyse. Tout y est décidé dans le but de rentabiliser au mieux l'espace : les primeurs, comme le maïs, sont là pour protéger la pousse des plus fragiles ; le feuillage des patates

douces colonise le sol cependant que les tiges lianescentes des ignames, profitant de chaque souche émergée, s'élancent vers le ciel. Enfin on réserve les endroits les plus fertiles à quelques plantes nécessitant des ménagements, comme le précieux tabac. Reste le manioc, qui représente 90% de la couverture de l'abattis, et dont le fin feuillage vert glauque submerge le paysage en un doux moutonnement.

Chaque Amérindien sait être précaire la fertilité conquise par le brûlis. Les excellents rendements de 18,4 tonnes de manioc à l'hectare obtenus par les Wayampi du haut Oyapock ne sauraient être maintenus au-delà d'une première récolte. En l'espace de trois années, les cendres auront été entraînées par les pluies ; aussi dans tous les cas faut-il abandonner l'emplacement pour laisser la forêt se reconstituer avant de pouvoir la défricher de nouveau, après un laps de temps allant de huit à quinze ans. Autrement dit, la longue jachère fait partie intégrante du cycle culturel mis au point par les Amérindiens.

Il n'est pas étonnant que des tentatives faites à plusieurs reprises par les Européens pour introduire des cultures permanentes n'aient abouti qu'à de coûteux échecs. On peut citer notamment celle de Saint-Jean-du-Maroni, en 1950, de défricher au bulldozer en arrachant les arbres et en les entassant aux limites de l'abattis. Ces méthodes de travail constituent une complète erreur et, là comme ailleurs, on aurait épargné bien des efforts et des dépenses inutiles si l'on avait pris le temps d'étudier les procédés de culture des populations indigènes et d'en comprendre la profonde sagesse. Non seulement il ne faut pas dessoucher, mais il ne faut rien faire qui entrave le développement de la forêt secondaire, dont les racines retiennent le sol et dont le feuillage le protège. Le souci des populations tribales est d'insérer le mieux possible la croissance de leurs plantes cultivées dans ce cycle naturel.

L'expérience montre que l'agriculture itinérante sur brûlis ne donne de bons rendements qu'en défrichant des forêts élevées ou des forêts secondaires de belle repousse et en isolant les défrichements les uns des autres le plus possible. Si l'on prolonge l'exploitation de l'abattis, il perd, comme on l'a dit, toute fertilité et il est envahi par les mauvaises herbes et par toutes sortes de parasites, le plus redoutable étant la fourmi manioc, par laquelle la colonisation d'un terroir peut devenir dramatique. L'environnement des villages

lui-même devient insalubre lorsque l'occupation se prolonge, ce qui conduit les Amérindiens à déplacer leurs communautés.

Un autre facteur écologique déterminant pour le peuplement amérindien est la dissémination des ressources, qu'il s'agisse de la faune sauvage de la forêt, de la faune aquatique ou des produits de cueillette. Seuls de petits villages peuvent en bénéficier pleinement.

Le présent

Les six ethnies qui vivent actuellement en Guyane sont le produit final de tous les brassages humains que nous avons évoqués, puis du long processus d'extinction survenu au fur et à mesure du contact avec les Européens. Depuis cinquante ans, ce processus s'est inversé et l'ensemble des peuples amérindiens est désormais en progression démographique constante.

Les Amérindiens contemporains

Répartition suivant l'appartenance linguistique et la localisation

appartenance linguistique	Arawak	Karib	Tupi-Guarani
côte	Arawak (Lokono) [*] Palikur (Palikuyene)	Galibi (Tilewuyu)	•
intérieur	•	Wayana	Émerillon (Teko) Wayampi

^{*} Entre parenthèses a été porté le nom qu'ils se donnent eux-mêmes lorsqu'il est différent de celui sous lequel ils sont connus.

Les Wayana vivent à cheval sur trois États-nations : les deux rives du Litani, qui sont réparties entre la France et le Surinam ; le Tapanahoni, qui est au Surinam, et le Paru de Leste, qui est au Brésil. Après être passés des 1 500 personnes recensées par Henri Coudreau en 1893 à moins de 500 au moment des missions cartographiques des années 1948-1950, les Wayana sont aujourd'hui en remontée démographique lente mais sans faille et arrivent actuellement, Apalai inclus, à plus de 1 100 personnes.

Les Wayampi vivent, eux, à cheval sur les deux rives du moyen et haut Oyapock, qui appartiennent à la France et au Brésil. Un petit groupe qui vivait sur le rio Cuc, au Brésil, s'est volontairement aggloméré à celui du haut Oyapock (Trois Sauts) et il existe une grosse fraction de l'ethnie qui, vivant en Amapá, n'a jamais terminé la migration vers le nord. Leur remontée démographique est plus spectaculaire que celle des Wayana et pose même, lorsqu'on sait que par exemple, en 1992, 49% des Wayampi du haut Oyapock avaient moins de 15 ans, quelques-uns des problèmes que connaît toute famille nombreuse. Après avoir atteint son chiffre le plus bas, 490 personnes seulement à la fin des années 1960, l'ethnie wayampi en compte aujourd'hui près de 850.

Les deux sociétés que nous envisageons sont construites sur un modèle politique souple où la communauté joue un rôle prééminent. C'est au sein de cette communauté que se développent les groupes de travail et que s'échange l'essentiel des biens consommables. A contrario les communautés entre elles sont fréquemment en compétition ouverte, situation qui n'entraîne plus cependant, comme par le passé, de sanglantes vendettas. La compétition est à son tour atténuée par les échanges, en particulier festifs, entre villages et surtout par l'incontournable nécessité de trouver des conjoints hors d'une unité démographique souvent trop restreinte.

Les Wayana ont conservé de leur période de repli l'habitude de vivre en petites communautés que dirige le chef de famille fondateur du village, puis son fils ou son gendre, jusqu'à ce que la communauté éclate et se redéfinisse sur des bases nouvelles avec d'autres, qui auront connu le même cheminement. Les Wayampi préfèrent des communautés ou des groupements de communautés plus importants, relativement fermés sur eux-mêmes, sans compter le fait que l'administration les pousse à se concentrer plus qu'il n'est raisonnable. À cette différence près, l'organisation sociale des deux peuples

est très similaire, l'intensité des rapports interethniques au cours des cent cinquante dernières années ayant largement contribué à cette harmonisation. La descendance en particulier est bilatérale, c'est-à-dire qu'un individu de l'un ou l'autre sexe se rattache aussi bien à ses ascendants maternels que paternels. Sans entrer dans le détail de ces systèmes de parenté si étrangers aux Occidentaux et causant depuis fort longtemps des malentendus administratifs, il convient de garder en tête que la parenté imprègne littéralement la vie de chaque Amérindien, dès l'instant où il parle et jusqu'à la tombe. C'est la parenté qui permet à chaque individu de se positionner face à un autre, d'où un réseau relationnel tellement serré qu'il constitue à lui seul la base de l'ethnicité et de l'interethnicité des Wayana, des Wayampi et de leurs voisins. Même si ces caractéristiques sociologiques perdurent, l'intrusion de systèmes exogènes crée une disparité pernicieuse du statut des personnes : la presque totalité des Wayampi vivant en Guyane sont citoyens français, à quelques oublis - d'ailleurs inexplicables - près ; les Wayampi et les Wayana du Brésil ne sont pas citoyens brésiliens, mais la "loi de l'Indien", garantie par la dernière Constitution démocratique du pays, les a tirés du néant en leur accordant un statut particulier qu'il s'agit maintenant - toute la question est là - de faire respecter. Les Wayana du Surinam et ceux de Guyane ne sont rien ; nous voulons dire qu'ils n'ont aucun statut particulier, qu'ils n'ont pas non plus le titre d'étrangers ou d'apatrides, et encore moins celui de Wayana libres et indépendants. Le Surinam a promis de réfléchir à la question, et la France, après l'échec d'une francisation en bloc, essaie simplement, en les appâtant avec divers subsides, de piéger isolément individus ou familles, espérant bien ainsi clore le débat. Demeure enfin le fait que les Wayana, qui partagent d'ailleurs cet épineux problème du droit foncier avec tous les autres Amérindiens de Guyane, sont aujourd'hui en suspens sur des terres qu'ils parcourent et considèrent comme leurs, alors qu'au regard du droit positif elles ne leur appartiennent pas. Les dossiers sont bouclés depuis maintenant plusieurs années ; un décret-loi existe depuis 1987. Il suffirait donc de quelques signatures pour qu'un espace suffisamment vaste, garantissant leur autosubsistance, soit reconnu aux communautés amérindiennes. Ce sont d'ailleurs ces deux points du statut juridique de la terre et des personnes qui font de la France une des nations à la surface du globe les plus rétrogrades en la matière.

À ces chausse-trappes de la citoyenneté s'en ajoutent d'autres : projets d'urbanisation inadaptés pour les Wayampi de Camopi, projets alléchants mais prématurés de commune nouvelle pour les Wayampi de Trois Sauts ou encore pour les Émerillon et les Wayana du Maroni, allocations diverses enfin, faisant le lit de l'assistanat. Toutes ensemble constituent un triste chapitre bâti sur une série de problèmes non résolus parce qu'ils sont mal appréhendés ; c'est le cas des évidences du milieu géographique ou climatique encore trop peu souvent prises en compte. Or la France se retranche, souvent à moindres frais, derrière l'inviolabilité de la Constitution ou le choix représentatif des élus, alors que les Amérindiens n'ont de cesse, et ce jusqu'à aujourd'hui, de se positionner comme nations alliées à la France.

Nous ne dirons jamais assez que les choix existentiels des Amérindiens, s'ils sont par définition inadaptables à nos exigences économiques, à nos modèles politiques et à nos valeurs philosophiques, représentent cependant la seule alternative qui fonctionne dans cet écosystème tropical forestier. Sage serait la France si, ayant compris qu'elle n'a rien d'autre à leur offrir en échange qu'une prolétarianisation dans ses faubourgs, elle les laissait libres de leurs mouvements.

Tout cela n'empêche pas, et c'est heureux, Wayana et Wayampi de parcourir la forêt et les rivières dans la plénitude de leur être, et de rire du monde qui se précipite à leurs portes, au cours de fêtes dans lesquelles la bière de manioc prend le nom de fraternité. Il faut en effet bien comprendre que la vie culturelle des Amérindiens, si différenciée de celle des Noirs Marrons et davantage encore de celle des créoles, pour ne pas parler de celle des Occidentaux, puise toute sa vigueur et tout son enthousiasme dans la gestion finement graduée d'un écosystème par chance encore peu soumis au tumulte du développement. Nous disons bien "vie culturelle" et non pas seulement "vie matérielle".

Les cérémonies d'initiation des Wayana tout comme les fêtes propitiatoires des Wayampi reposent sur une connaissance intime des liens qui unissent entre eux les divers habitants de la nature, flore et faune, êtres humains compris. Leurs mythes y puisent l'essentiel de leur finesse de détail ; leur calendrier, bien plus complexe que la simple partition entre saison des pluies et saison sèche, en ponctue le moindre rythme ; leur astronomie, elle, s'appuyant sur des rythmes plus amples, essaie d'ordonner les grands mouve-

ments autour d'une terre fixe où leurs interlocuteurs sont un Créateur ingrat et une Nature avare de ses dons.

Le chamane, qui est sans doute des personnages amérindiens le plus subtil, le plus sage et le plus cultivé, reste celui sur qui l'on compte pour régler les conflits avec la nature, fréquemment survenus par faute humaine – la rupture d'un interdit par exemple –, ou entre les hommes – une vengeance inassouvie – ou encore les conflits entre les hommes et les forces de l'au-delà, esprits ou âmes des défunts. Autant dire que sur l'action du chamane repose bien souvent le bonheur de la communauté et la paix entre les communautés. Il n'y a pas, par définition, de dynasties de chamanes. Soit la révélation des dons se fait par à-coups, soit le chamane en exercice repère un émule possédant des prédispositions cachées ; toujours est-il que le maître a un ou deux élèves à qui il enseigne les secrets de son art. L'apprentissage est rigoureux. Il passe par des mises à l'épreuve jusqu'à la révélation finale, qui n'est autre que la soumission des esprits qui acceptent de coopérer avec le nouveau chamane. Il les nomme ses "animaux domestiques" et se servira d'eux pour communiquer avec les forces de la nature et de l'au-delà, lui-même faisant fonction d'intermédiaire entre ces forces et les hommes. La cure chamanique, qui marque, non seulement le temps d'auscultation du malade, mais encore le moment où l'ordre du monde est près de basculer, est donc chargée d'une intense émotion.

Réalité palpable et monde invisible sont un, les Amérindiens nous le suggèrent avec une tolérance qui fait toute leur grandeur. Laissons maintenant au lecteur la liberté de découvrir ces hommes au détour des images.

*Françoise Grenand, Pierre Grenand,
Jean-Marcel Hurault*

INDIENS DE GUYANE

WAYANA ET WAYAMPI DE LA FORÊT



DE FORÊT ET D'EAU

La forêt infinie s'entrouvre pour laisser glisser le fleuve. Bois et eaux vives composent l'univers dans lequel évoluent les Amérindiens et hors duquel ils ne sauraient vivre. Ils leur doivent l'armature de leur vie quotidienne, par la chasse, la pêche, la cueillette et les abattis défrichés.

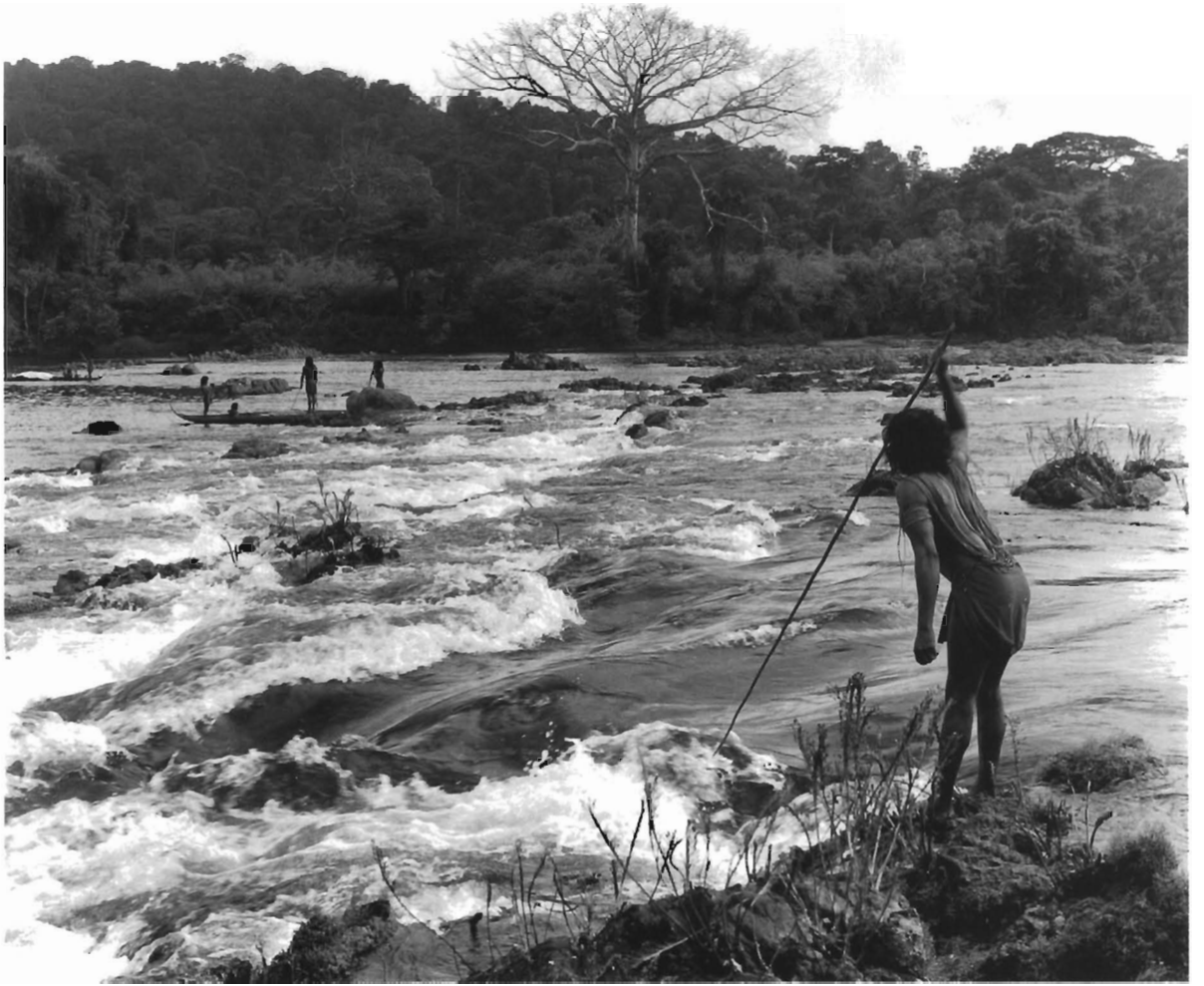
Mille parfums, mille couleurs, mille espèces rares ou banales s'enchevêtrent, se lacent puis se délacent en une architecture de la démesure. Les Amérindiens y font vivre une myriade de démons et de héros qui peuplent leurs mythes et leurs rêves.

Comprendre la trame de ce canevas animé, savoir en déchiffrer les signes ténus, en interpréter les présages et conserver la sagesse de s'y donner un rôle mineur, tels sont les piliers d'une philosophie de la tolérance à laquelle ils osent encore croire.



Il n'est pas un cours d'eau de Guyane qui ne soit barré de loin en loin par un saut. Ces brisures dans la roche font de la navigation fluviale un grand art. Que les lourdes eaux limoneuses de la saison des pluies s'engouffrent avec fracas dans des ruptures de pente bouillonnantes ou, au contraire, que les jaillissements cristallins de la saison sèche basculent en d'innombrables cascades parmi les rochers bleus, les canotiers connaissent chaque passe, évaluée en fonction du niveau des eaux, de la charge, du type de canot ou du mode de propulsion.

Le fleuve est aussi dangereux à la descente qu'à la remontée : l'embarcation, emportée par l'élan qui décuple la puissance du cours d'eau, risque de se fracasser sur quelque roche d'aval ; l'esquif, peinant à remonter le lourd courant, peut aussi recevoir quelque énorme vague d'eau tourbillonnante ; trop lesté, il risque alors, si ses canotiers ne l'arrachent à temps vers l'amont, de tanguer mollement puis de chavirer tout soudain.



Il arrive que l'on choisisse de débarquer cargaison et passagers précieux – les femmes et les enfants – sur la berge, ou sur une bande de rochers au milieu des rapides, cependant que l'équipage seul tire l'embarcation, à pied au milieu des flots. Le saut passé, on remarque ceux que l'on avait laissés et qui ont rejoint le canot. Chaque Amérindien, combinant les connaissances du forestier et du charpentier, s'essaie un jour à la construction d'un canot.

Un tronc d'angélique, de courbaril, de bois-caïman, évidé à l'herminette puis ouvert sous l'action d'un feu savamment contrôlé, donne d'abord la coque : une coque d'un seul tenant, soigneusement calibrée en épaisseur. Sont ensuite façonnés les bordages, dans des planches de cèdre, de carapa ou de grignon-fou. Des paquets d'étoupe, tirée de l'écorce battue du bougouni, du mâle-bois-canon ou du toulili, autrefois noyés dans le latex blanc du bois-vache, aujourd'hui dans le noir brai du commerce, viennent assurer l'étanchéité de l'embarcation.

Quant aux pagaies, les plus légères, les plus souples mais aussi les plus résistantes sont dégauchies dans les contreforts ailés du bois-citronnelle ou ceux, tuyautés, du bois-chapelle.

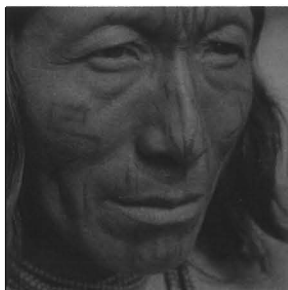


Un canot regagne le havre, qui, au pied de chaque village, de chaque hameau, abrite les embarcations. Une jeune femme rapporte de l'abattis une hottée de boutures de manioc amer, qu'elle transplantera dans une parcelle nouvelle. Des hommes l'avaient accompagnée, qui pour une séance de sarclage, qui pour surprendre quelque oiseau voleur de fruits, qui pour pêcher en attendant ses compagnons. Sur l'autre rive, la berge porte la trace d'un ancien défrichement en voie de cicatrisation : y abondent les bois-canons aux troncs creux, espèce pionnière dont la rapidité de croissance offre temporairement un couvert protecteur aux plantules des essences de la grande forêt, leur permettant ainsi une repousse harmonieuse.

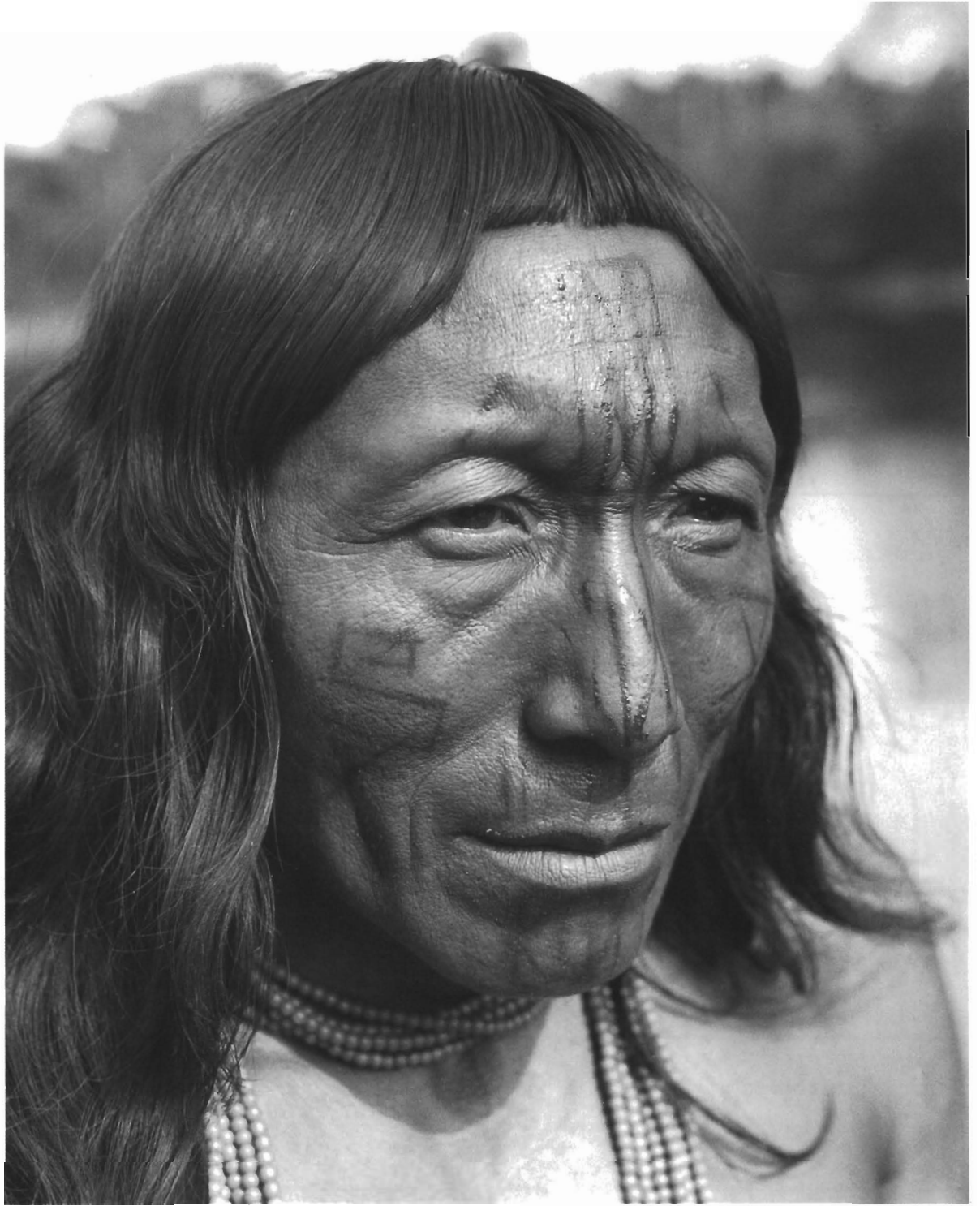


INDIENS DE GUYANE

WAYANA ET WAYAMPI DE LA FORÊT



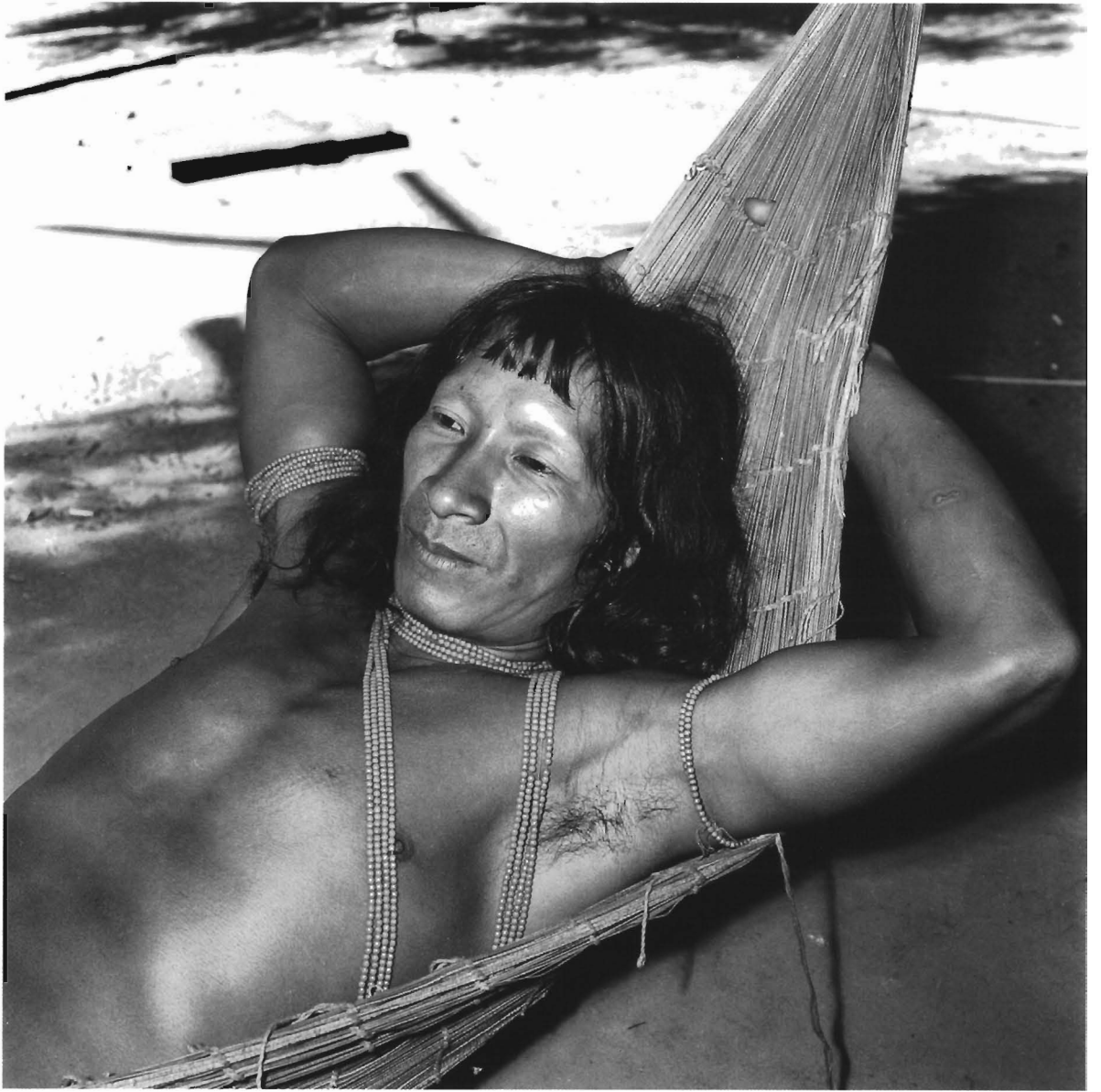
VISAGES ET MÉMOIRES



“Ils ne sont ni blancs ni noirs de Guinée”, notait déjà Christophe Colomb dans son journal de bord. Le pli ourlant leurs paupières les rattache à la race jaune ; de même la tache bleu noir que les bébés arborent durant quelques années au creux des reins. Leur système pileux alimente tous les fantasmes : ils sont encore parfois appelés “bougres” au Brésil, bien que tout le monde ait oublié qu’ils doivent cette accusation injurieuse à leurs cils et sourcils consciencieusement épilés. Fascinant les Créoles par leur longue chevelure ondulée, enviés par les Européens pour l’étonnante rareté des calvities et des cheveux blancs, les Amérindiens accordent à leur apparence physique des soins méticuleux, y apportant presque une coquetterie de dandy.

Un imperceptible sourire plisse les yeux et les lèvres de l'homme au repos. Quand il a battu les grands bois, pagayé tout le jour sous pluie et soleil mêlés, agacé ses mains sur la hache ou le sabre d'abattis, l'homme heureux a terminé son ouvrage. Il peut alors, à couvert de sa maison, jouir du merveilleux bien-être que lui offre son hamac, qui, tantôt lit, tantôt siège, n'est ni l'un ni l'autre et pourtant les deux à la fois.

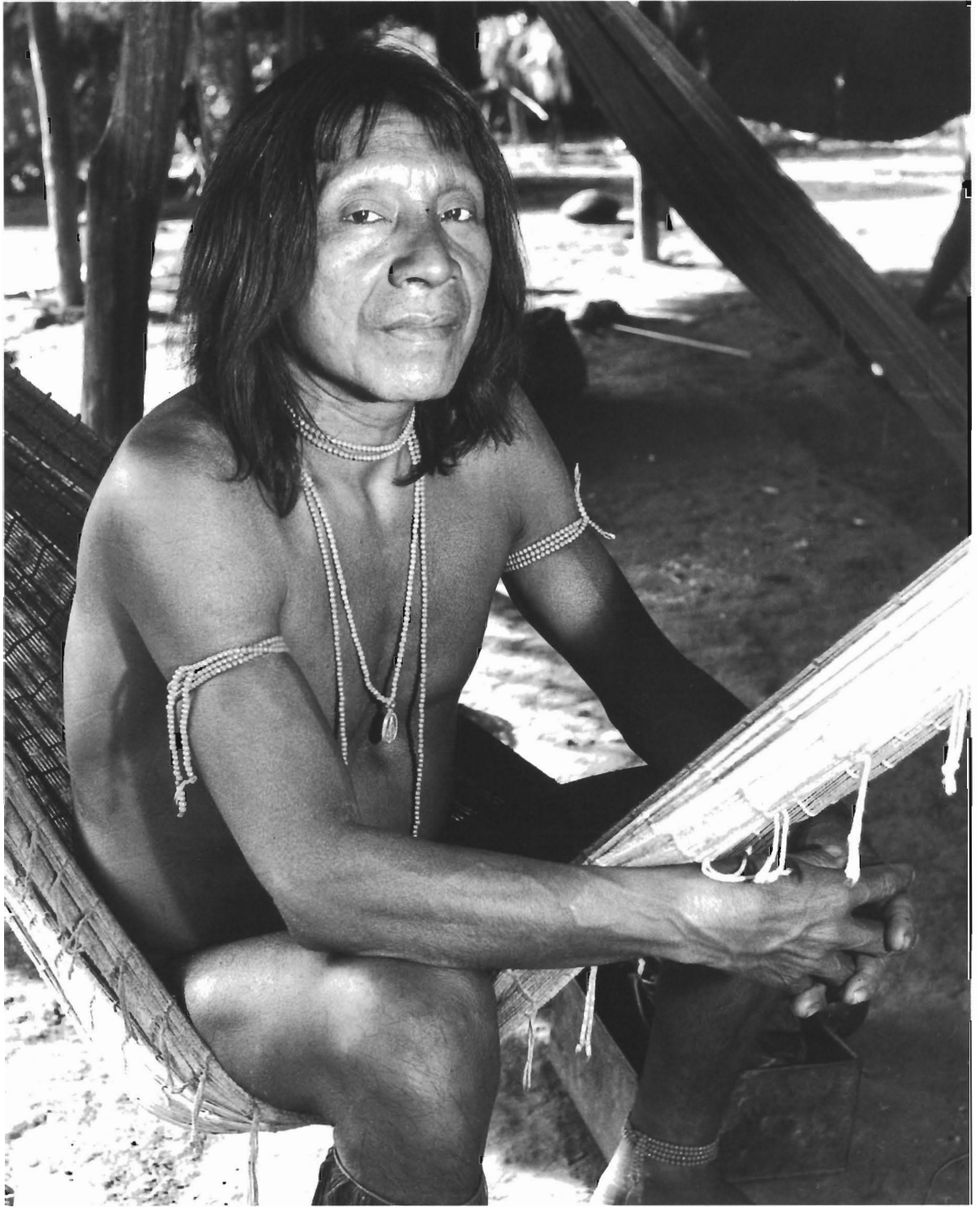
Cette invention amérindienne, véritable trait de génie en matière de confort domestique, fut, très tôt après sa découverte, adoptée par les marins européens qui traversaient la mer océane.



Quel message lire dans ce lourd regard las ?

Chef d'une communauté wayana du Brésil fuyant la triste promiscuité d'orpailleurs, cet homme est parti. Lui et les siens ont tout quitté, leur village, leur rivière, leur forêt, pour immigrer en terre guyanaise. Peut-être s'est-il tristement résigné ? Chaque mare, chaque détour du fleuve, chaque arbre, géant ou dérisoire, portait la marque du passé de ses ancêtres, racontait l'histoire des défunts de sa famille, supportait la vie de sa communauté. Vit-on vraiment par ses souvenirs ? On vivote, on traîne quelque temps les lambeaux d'une existence mutilée et puis l'on prend sur soi, afin d'offrir à ses enfants autre chose qu'une existence sans repères.

Au fil du temps, le pays amérindien n'a cessé ainsi de s'effiloche, la colonisation amputant d'un côté ce que de l'autre la décroissance démographique ne permettait plus d'arpenter.



Les types humains offrent une remarquable diversité. Nez aquilin ou busqué, lèvres fines ou charnues, chevelure lisse ou au contraire lourde et ondulée, corps trapu ou élancé, tous ces traits ne font que traduire dans la réalité contemporaine le souvenir d'antiques brassages interethniques, aujourd'hui dilués, quoiqu'encore perceptibles, pour certains, dans les généalogies.

Les récits historiques que font les Wayana et les Wayampi de leurs migrations, guerres et alliances anciennes, portent le souvenir de peuples aujourd'hui disparus, tels les Piriu, les Akokwa, les Kaikusiana, ou encore les Upului.

Aujourd'hui encore, les Amérindiens les plus érudits en matière de tradition orale n'hésitent pas à rattacher certaines de leurs particularités physiques à ces peuples éteints.



Une force de caractère peu commune se cache derrière la rondeur des joues et l'ovale des yeux de l'adolescente. La fine résille de teinture bleu nuit, un peu effritée déjà sur l'arête du nez, renforce encore le mystère.

Les premiers chroniqueurs du XVI^e siècle avaient déjà noté l'amour qui unit les Amérindiens aux animaux sauvages, qu'ils élèvent avec des dons de magiciens. Le perroquet arrogant qui se tient près de la jeune fille est l'ambassadeur des hordes d'oiseaux piailleurs, du capucin farceur, du pécari fouineur, ou du délicat et ombrageux chat-tigre que l'on peut encore quelquefois rencontrer dans les villages. Lorsque, cédant aux sollicitations des visiteurs, les Amérindiens laissent partir quelque animal domestiqué, il est rare qu'il survive. Peut-être meurt-il de chagrin ?



INDIENS DE GUYANE

WAYANA ET WAYAMPI DE LA FORÊT



ARCHITECTURE DE L'ÉPHÉMÈRE

Juché en un précaire équilibre, un Wayana travaille à la charpente d'une maison. Il ligature, à l'aide de lanières de liane refendue, l'extrémité des arceaux arc-boutés à la clef de voûte. Lorsque l'échafaudage de quatre perches contre lequel le jeune homme prend appui aura été démonté, la voûte se dégagera, libre et superbe. Là viendra s'encastrent le ciel de case, imposant plateau de bois circulaire sur lequel paraderont quelques-uns des monstres empruntés à la mythologie wayana, sublimés en d'innocents motifs polychromes.

Cette construction circulaire, à toiture en forme de coupole, est édiflée collectivement. Elle joue un rôle essentiel dans la vie culturelle wayana. À la fois maison des hommes, qui aiment à s'y retrouver, endroit où se préparent et où se déroulent en partie les festivités qui renforcent les liens unissant les différentes communautés, elle est avant tout un lieu d'accueil pour les visiteurs de passage, qui y suspendent leur hamac quelques nuits.



La couverture des bâtiments est assurée par les palmes non découpées du ouaïe, une espèce de palmier nain croissant en peuplements denses dans la forêt humide.

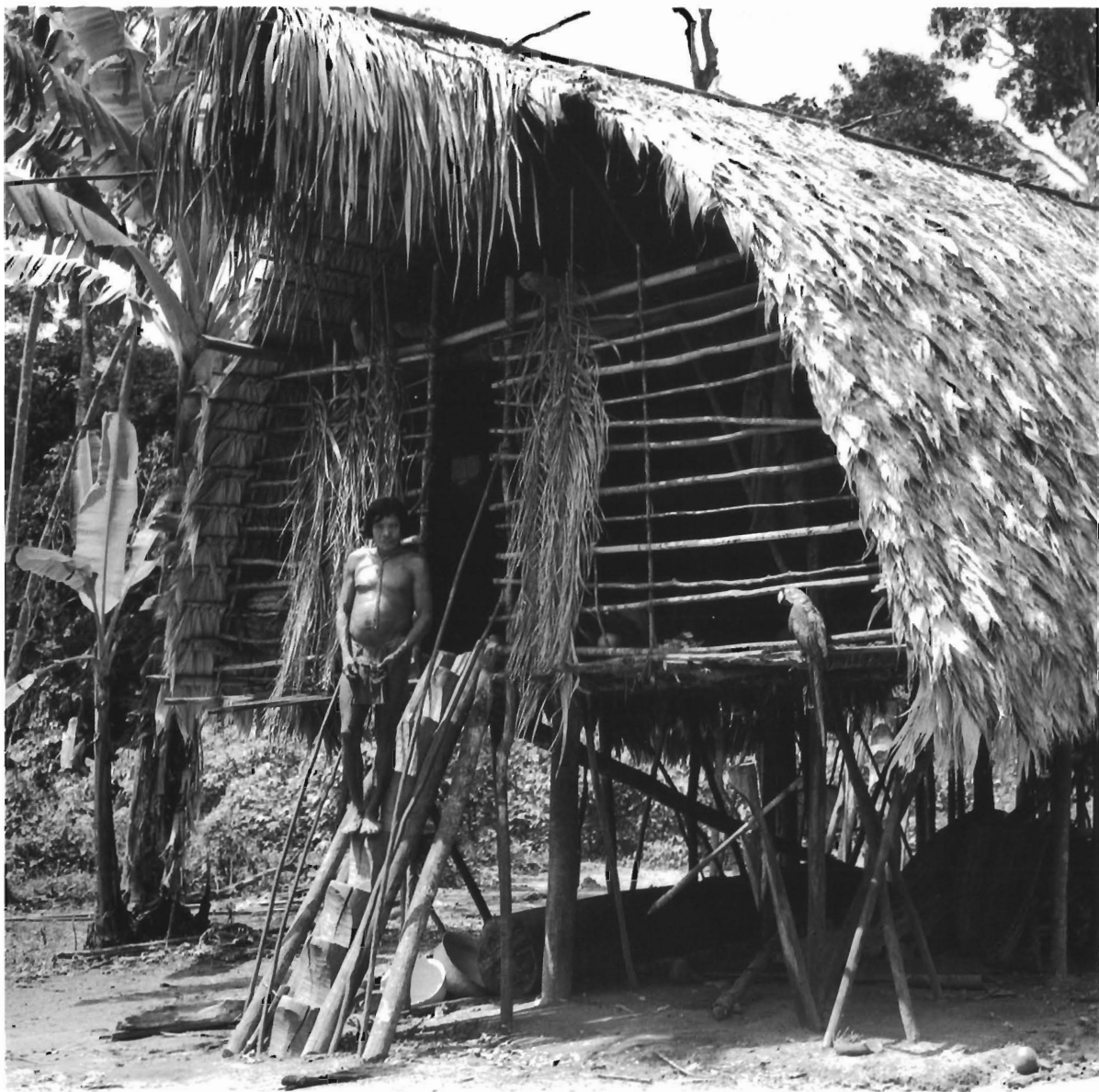
Plusieurs dizaines de milliers de feuilles – nous les avons comptées – sont nécessaires pour couvrir une maison ; aussi la gestion des peuplements est-elle minutieuse : quelques palmes seulement sont prélevées sur chaque pied, dont on a soin de préserver le bouquet central pour assurer la survie de la plante.

Les palmes naines sont d'abord cousues par liasse de deux à quatre sur de longues baguettes souples, qui sont ensuite ligaturées aux chevrons du toit. Chacune de ces rangées, comme des tuiles géantes, recouvre aux deux tiers la précédente. Toutes ces opérations se font à l'aide de lianes recherchées pour leur souplesse et leur robustesse. Une toiture de ce type, bien entretenue, assure une étanchéité parfaite durant une dizaine d'années.



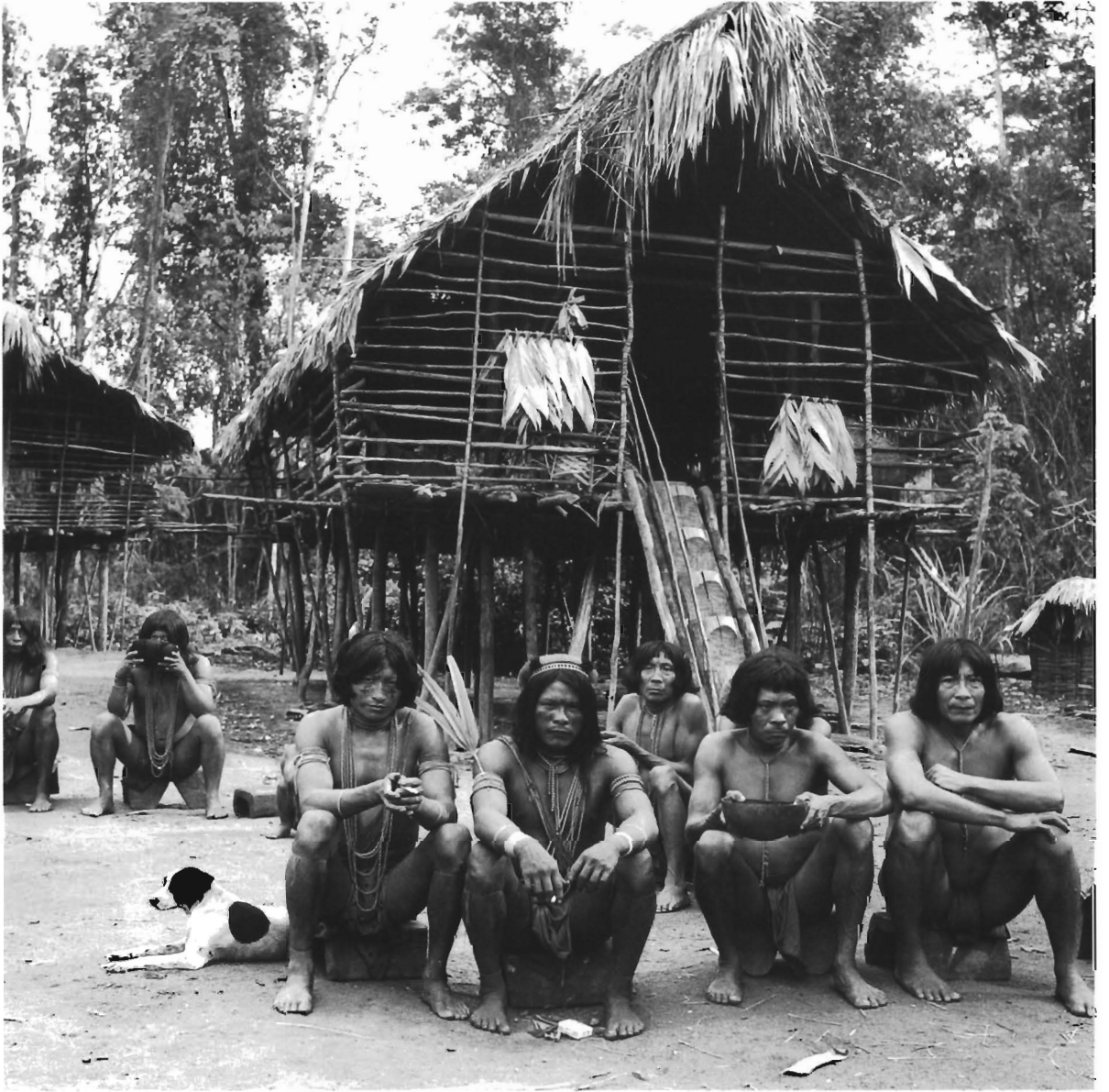
Voici le type de logis que les Wayampi préfèrent : des poteaux de fondation ménagent à hauteur d'homme un vaste étage d'habitation sans cloison intérieure ; une toiture de palmes naines cousues couvre en arceau les chevrons des flancs renflés ; des lattes de tronc de palmier wassey amarrées aux solives forment le plancher ; un escalier est encoché dans un tronc de kouali ; une avancée de palmes découpées protège le pignon des intempéries ; enfin, une frêle claie de bois retient les regards indiscrets au-dehors.

Une sédentarisation forcée, un mauvais programme de "rénovation de l'habitat", enfin une remontée démographique rapide, telles sont les causes principales qui, ajoutées à une dégradation des peuplements sauvages de palmiers nains, ont abouti à la raréfaction de ce type de maison aux rondeurs maternelles qui abritait les hamacs familiaux et qu'illuminait le foyer domestique, sis à l'étage sur son socle de terre battue.



Ce second type de maison ne se différencie du précédent que par sa toiture à deux pans dégageant les flancs. Son seul avantage aux yeux des Wayampi est de ne nécessiter que moitié moins de palmes pour sa couverture.

Sur leur petit banc en acajou massif, ces hommes à qui l'on offre, comme il se doit, de la bière de manioc, ont l'air grave des grandes circonstances. Voilà plusieurs années que les Wayampi assis au premier rang n'ont pas rendu visite à leurs cousins d'amont, qui, comme le commande la politesse, se sont installés un peu en arrière. C'est ce même souci de l'étiquette qui amène les visiteurs à leur tourner le dos. L'un après l'autre, les hommes importants du village prennent place au bout de la rangée des invités. Ils retrouvent qui un père, qui un frère, qui un oncle. Les nouvelles importantes sont alors échangées à mi-voix : d'abord les décès, puis les mariages, enfin les naissances. Ici se nouent les nouvelles alliances entre familles, gages de futurs mariages. On évoque aussi les sortilèges envoyés par quelque chamane, les dernières visites des Blancs et des Créoles...



Un jeune ménage wayampi pose devant sa maison neuve.

De plain-pied, elle n'entre absolument pas dans les canons de la mode actuelle du bâti, qui assure l'exclusive aux constructions domestiques surélevées. On pourrait imaginer celle-ci sortie de la fantaisie de son propriétaire, qui, d'ailleurs, n'en construisit plus jamais d'autre semblable.

Les esprits chagrins parleraient pour leur part d'acculturation.

Pourtant, si l'on interroge les mémoires et si l'on fouille les archives, on retrouve assez rapidement ce type de maison. À propos des villages des ancêtres des Wayampi, un voyageur du début du XIX^e siècle rapporte la présence de "hangars où se rassemblent les vieillards des deux sexes". Quant aux plus âgés des Wayampi encore vivants, ils se souviennent avoir dormi dans des maisons de plain-pied, soit oblongues, soit rondes, dont le toit, descendant jusqu'au sol, les protégeait parfaitement, eux et leur famille, des piqûres de moustiques.



Sous cet auvent de bardeaux largement ouvert sur le fleuve, le Galibi Carlo Paul, premier instituteur des Wayampi et des Émerillon, façonna d'une poigne de fer une nouvelle génération : il apprit à quelques enfants et adolescents à lire, à écrire et à s'exprimer en français.

Certains, amenés des sources du fleuve, restèrent loin de leur famille et de leur village durant plusieurs années. Ce fut autant de temps durant lequel l'école de la forêt et du fleuve leur fut fermée. Dur fut ensuite le réapprentissage, amères les désillusions. Même si aujourd'hui quelques Amérindiens ont réussi à tirer profit de cette francisation en accédant à des postes valorisés tels qu'agents de santé, agents météo ou même maires et conseillers municipaux, ils ont confusément conscience que leur type d'éducation se concilie mal avec le nôtre, et que le solde est globalement négatif. Aujourd'hui, tous ne sont pas, loin s'en faut, des hommes heureux. La véritable et nécessaire école adaptée dans sa forme et dans ses objectifs reste encore à mettre en œuvre.



Les Wayana surpassent tous les Amérindiens dans leur amour des chiens.

Ils sont capables des palabres les plus passionnées et de voyages au bout du monde pour se procurer des cabots étiques, admirablement dressés pour la chasse et pour la garde. Il n'est pas rare de croiser une femme allaitant un chiot privé de mère, poupée boule de poils dorlotée par ses enfants. Une fois adultes, les chiens sont traités à la dure, et une meute au chenil doit constamment être tenue en respect. Toujours à l'affût des reliefs du repas de leurs maîtres, ils n'hésitent pas à voler leur pitance sur un boucan mal surveillé.

Les Wayampi racontent l'histoire de cette vieille femme qui, au siècle dernier, restée seule dans un village déserté du haut Oyapock, survécut grâce à sa meute qu'elle envoyait à la chasse quand la viande venait à manquer. Ils disent aussi qu'avoir maltraité un chien leur sera compté à l'heure du trépas : le mauvais maître devra ingurgiter une calebasse pleine de crottes diluées dans de l'eau, avant que l'âme de son animal défunt, admise à la vie éternelle, ne lui pardonne ses sévices.



INDIENS DE GUYANE

WAYANA ET WAYAMPI DE LA FORÊT



CLAIRIÈRE DANS LES GRANDS BOIS

Chaque année après les pluies, les Amérindiens de l'intérieur défrichent un nouvel abattis destiné à l'agriculture. Tandis que les géants de la forêt primaire succombent dans un fracas d'ouragan, la multitude d'arbres plus frêles ou plus jeunes se couche dans des geignements étouffés. Puis la clairière que, soudain, le soleil inonde est abandonnée durant quelques semaines au séchage. On y bote le feu par une chaude et lourde journée de saison sèche, le rideau des arbres vivants empêchant les flammes de se propager.

Tout ne se consume pas entièrement, mais les branchages et les feuillages desséchés ont fait place à une couche de cendres fertilisantes. Les troncs à demi calcinés serviront tout au long de l'année de réserve de bois de chauffage pour l'usage domestique des maisonnées.

Quant aux souches restées en place, elles sont l'un des garants d'une repousse rapide de la forêt ; on oublie trop souvent que l'abattis n'est qu'une blessure volontairement passagère que les Amérindiens infligent au couvert forestier.



Fonder un nouveau village relève des mêmes techniques que celles de l'abattis. On ouvre une clairière sur la berge du fleuve puis on y met le feu. On profite toujours de cette occasion pour y faire d'abord des plantations. Les maisons ne seront construites qu'après la récolte.

Le choix de l'emplacement relève de plusieurs critères : primeront cette fois les facilités qu'offre un bel appontement pour les canots ; un banc de roches agréable pour la toilette et la lessive ; enfin, une berge toujours située au-dessus du niveau des crues et dégagant un espace suffisamment nivelé et spacieux pour que la communauté s'y sente à son aise durant plusieurs années.

Et l'on peut se demander si la beauté du site n'est pas, en fin de compte, le seul critère pertinent.



Après le brûlis vient le temps du nettoyage : les branchages sont coupés en tronçons et assemblés en bûchers, qui se consomment alors plus aisément.

Autant l'agriculture amérindienne s'accommode d'une surface sur laquelle pointent les souches et gisent les troncs, autant l'ouverture d'un nouveau village exige une terre rase pour laisser la place aux habitations. On reconnaît d'ailleurs souvent une installation récente non seulement à la jeunesse de son verger d'arbres utiles, mais encore à la présence d'un antique tronc mort allongé au sol et meurtri d'innombrables coups de sabre rageurs, relique oubliée de la forêt originelle que l'on enjambe sans plus y penser.



Contrairement aux idées reçues, l'agriculture amérindienne est très productive lorsqu'elle est conduite dans les conditions traditionnelles de son exploitation. Elle est pratiquement toujours excédentaire et demeure la seule, en Guyane, à avoir réellement fourni les preuves séculaires de sa rentabilité.

Sa caractéristique est d'être fondée à la fois sur une très courte période culturale et sur un long temps de jachère, ce qui la fait paraître gourmande en terre. Autant dire que l'agriculture sur brûlis est un type d'exploitation du sol qui non seulement ne souffre aucune déstabilisation de son cycle, mais encore est inapplicable dans les programmes dits de développement qui, basés sur la culture intensive du sol, sur des finalités commerciales et de hautes densités de peuplement, aboutissent au contraire à un essoufflement rapide du système.



Si l'ouverture de la clairière est l'apanage de l'homme, dès le brûlis terminé, arrive le temps des plantations qui inaugure le règne de la femme sur l'abattis.

Ici, deux femmes wayana retournent la terre à la houe, ménageant de petites buttes pour y enfoncer des boutures de manioc amer. Puis elles enterreront des semenceaux d'igname violet et de patate douce, repiqueront des bourgeons axillaires de bananier, sèmeront du maïs... Elles choisiront les poches de terrain les mieux brûlées pour y semer à la volée les fragiles fruits secs du tabac contenant leur poussière de graines, aligneront les œilletons d'ananas le long des troncs couchés à terre.

Dans la clairière, les plantes cultivées sont volontairement mélangées :

les précoces ombragent les tardives ; les robustes protègent les fragiles, cependant que le brassage permet d'éviter la dispersion des maladies. Au final, l'abattis n'offre qu'une fausse apparence de désordre. Quant à la dissémination des abattis dans l'espace, elle répond à des critères aussi différents que le choix des meilleurs sols, ou la volonté de disperser les prédateurs.



INDIENS DE GUYANE

WAYANA ET WAYAMPI DE LA FORÊT



FORÊT D'ABONDANCE

Traits tirés par la fatigue, cheveux noués en catogan et pagne court pour faciliter la marche en forêt, fusil en bandoulière, un chasseur rentre au village.

À quelques heures de marche, il a repéré à l'ouïe une petite bande de pécaris à collier dont la progression était ralentie par des femelles allaitantes et leurs marcassins bruyants et indociles. S'étant approché silencieusement, il a culbuté un mâle d'un seul coup de fusil.

Après avoir lié les pattes de l'animal pour empêcher tout ballant, l'homme a entaillé l'écorce d'un arbre, une Lécythidacée, pour en tirer la lanière qui lui servirait de bandeau de portage.

Un bon chasseur sait que, sous peine d'offenser le maître de chaque espèce animale, il ne doit jamais tuer plus de gibier que nécessaire. L'esprit se vengerait : peut-être rendrait-il malade le plus jeune de ses enfants, peut-être aussi le rendrait-il bredouille à jamais. Heureusement, le chamane est là pour délivrer les hommes de ce genre de maléfice.

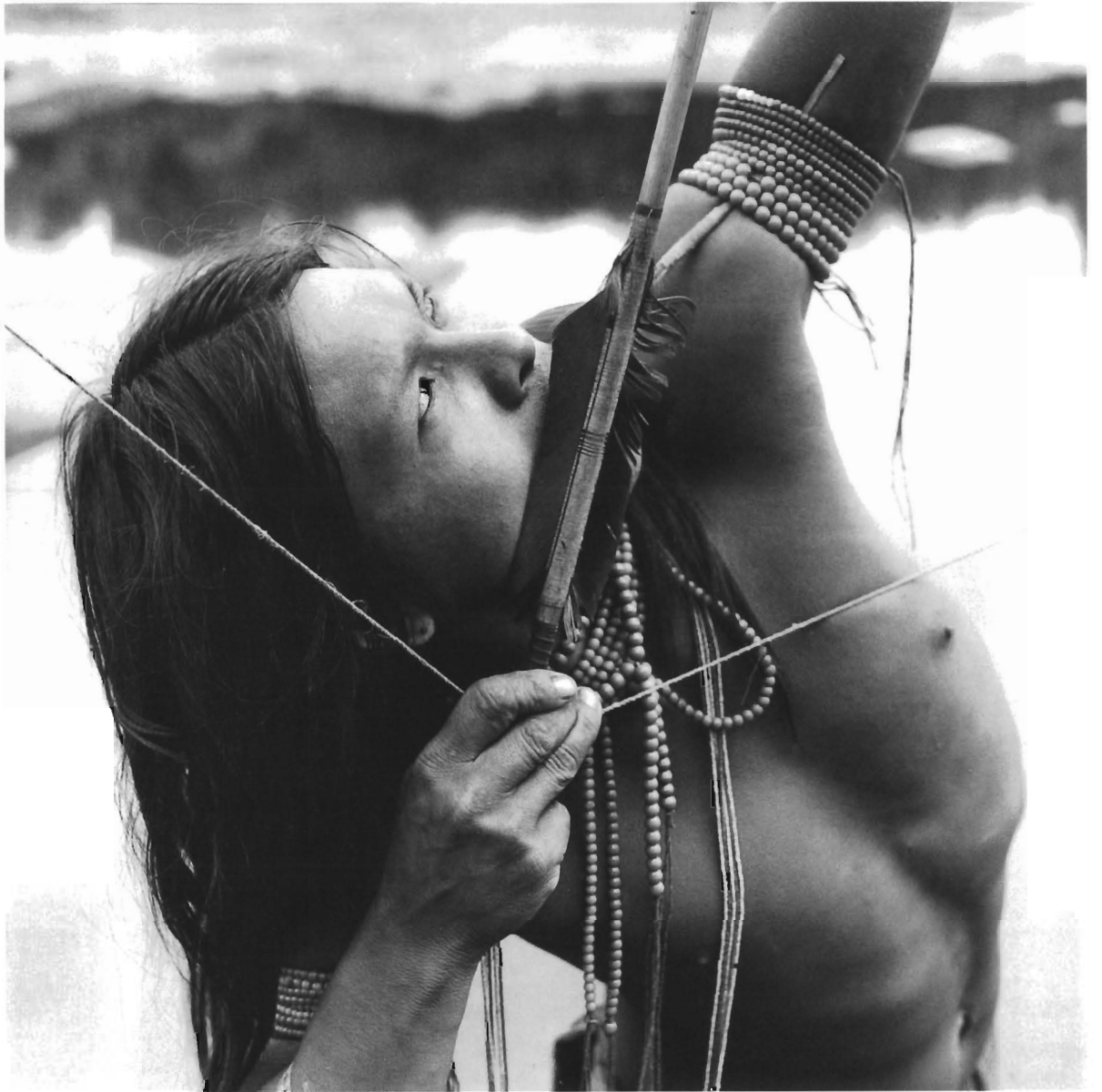


Le tir à l'arc nécessite davantage de qualités que le tir au fusil, entre autres une grande maîtrise gestuelle. Les Amérindiens approchent le gibier au plus près et ne décochent que rarement au jugé, préférant le tir au posé.

Les Wayampi content que les premières flèches furent offertes à des enfants par les fils de Soleil, dont elles sont les dards. Encore aujourd'hui, lorsqu'un chasseur vient d'achever la confection d'une flèche, il la pointe vers le ciel sans la lâcher, bandant son arc de toute sa force retenue ; c'est la manière qu'ont les hommes de marquer leur reconnaissance à l'astre solaire.

De nos jours, il n'est presque plus de Wayampi ou de Wayana pour emporter encore son arc et ses flèches à la chasse. Partout, le fusil a supplanté l'ancien usage. Et si tous les hommes au-delà de la trentaine savent encore tailler un arc et confectionner une flèche, plus rares sont les jeunes qui peuvent se prévaloir des mêmes talents.

La pêche à l'arc est par contre une technique pratiquée en toute saison, si bien que tous les hommes sans exception flèchent avec une justesse déconcertante.



Les flèches de chasse possèdent toutes un empennage. Constitué de deux demi-pennes des rémiges de différents oiseaux, dont le plus fréquent est le hocco et le plus prestigieux l'aigle-harpie, l'empenne est ligaturée légèrement de biais sur la hampe du roseau, dans le but avoué, selon les *Wayampi*, d'assurer le mouvement hélicoïdal du trait en plein vol.

N'étant destinées ni à atteindre les limbes à la poursuite de l'oiseau, ni à transpercer les chairs du gibier dans le touffu de la forêt mais à fendre la surface de l'onde toute proche, les flèches de pêche ne requièrent pas d'empennage.

Si les pointes des flèches de chasse sont d'une infinie variété, celles des flèches de pêche font preuve de plus de sobriété : à côté de l'antique dard de raie, ce sont aujourd'hui les traits à pointe de métal martelé et limé qui sont à l'honneur. On rencontre des pointes simples, triples, en éventail, à aiguillon, des foënes à cinq ou sept dards, enfin de véritables flèches-harpons à pointe amovible.



Les ligatures sont ouvragées avec un lien ténu de coton, filé par les femmes. Ajoutons encore des résines végétales pour poisser les épissures ; de minuscules tampons de bois dur pour consolider les talons ; de la teinture de génipa pour décorer les hampes de discrètes marques indélébiles, et l'on aura pu réunir parfois plus d'une quinzaine de matériaux distincts, issus tant de plantes sauvages que cultivées, mettant en œuvre des chaînes opératoires complexes, avant de parvenir à ce miracle de légèreté et d'élégance qu'est une flèche amérindienne.

Et pourtant la flèche n'est rien sans son arc : seule la conjonction des deux mérite d'être appelée arme. L'arc de chasse est identique à celui de pêche sauf au regard de la taille ; le premier est plus long et aussi plus puissant.

Si chacun des peuples archers de Guyane en possède une variante propre, différant soit par la section, soit par la position de la corde, tous utilisent le même bois, le bois-de-lettre. Cette essence parmi les plus denses allie un étonnant ressort à une robustesse marquée par la finesse de son grain.



Le bois d'arc est une essence rare, qui pousse en peuplements modérément denses et possède la curieuse caractéristique d'avoir un cœur, seule partie utilisable, dont la masse varie considérablement selon les pieds. Face à l'impossibilité d'apprécier la section du cœur d'un arbre vivant, les Amérindiens préfèrent n'utiliser que des bois morts, déjà tombés de vétusté ou près de le faire.

Voilà pourquoi les gisements de bois d'arc, tous sauvages, sont précautionneusement gérés. Et si certains Amérindiens n'hésitent plus, aujourd'hui, à vendre aux touristes des arcs débités dans des matières moins précieuses, c'est afin de se réserver le noble bois d'archerie pour y dégauchir et y polir des arcs dont ils se réservent l'usage.



C'est au cœur de la saison sèche qu'ont lieu les "nivrées".

Sous ce mot au charme désuet se cache une étonnante pratique de pêche au poison.

Une grosse liane sauvage, dont les petits peuplements éparpillés sont soigneusement répertoriés, est battue sur la roche à l'aide de lourdes massues qui en dilacèrent les tronçons en fins filaments odoriférants. On en fait alors de grosses hottées qui sont déposées dans la rivière, piétinées et rebattues. L'eau se gorge du suc de la liane et prend une couleur laiteuse, tournoyant en remous bicolores qui finissent par se dissoudre dans les flots. On sait que le poison, qui possède la remarquable propriété d'empêcher l'oxygénation de l'eau, commence d'agir lorsque les premières victimes, roulant ventre sur le côté, effectuant de pathétiques tête-à-queue, montent à la surface et gobent l'air avidement, comme enivrées, devenant alors des proies faciles.



Cette pêche est une activité collective, réunissant hommes, femmes et enfants de plusieurs communautés, dans une ambiance de fête. Elle est décidée par le maître de la nivrée, ordinairement le découvreur du peuplement de lianes qui sera utilisé. Les invitations ont été lancées, de la bière de manioc a été préparée en abondance et un parti d'hommes s'en est allé dès la veille couper la liane en forêt et la déposer sur le saut où elle est battue durant des heures.

Tous les canots sont mobilisés ; la compétition est au cœur de l'affaire. Ici, deux hommes debout cherchent à atteindre du bout de leur harpon des poissons aux réflexes amoindris, cependant que l'embarcation est guidée à la pagaie par une fillette et la femme de poupe qui porte de surcroît son bébé embrassé dans l'écharpe de coton.

À l'arrière-plan, on devine deux autres canots en pêche dans la brume matinale.



On pêche aussi depuis les rochers qui parsèment le fleuve. Le courant dépose dans les anfractuosités ou les plages de sable cannelle des poissons plus petits, que femmes et fillettes attrapent à la main ou à l'épuisette, cependant que les jeunes garçons, sous le regard de leur père, s'essayent au mystère des lois de la réfraction qui exigent de tirer à côté de la proie pour être sûr de l'atteindre.

Pour les transporter facilement, chacun enfile ses prises sur une liane fine et résistante, dont l'extrémité, entrée par l'ouïe, ressort par la bouche de l'animal. En fin de journée, ces insolites chapelets miroitent de mille reflets : carpes jaunes, grasses et ventruës ; élégants gymnotes moirés de jais ; archaïques gorets, poissons caparaçonnés d'une armure terne et râpeuse ; poissons-chats au ventre blanc dont on a brisé les éperons venimeux ; et puis tout un fretin d'argent, petits poissons à queue rouge pour certains, aux yeux globuleux, aux fragiles écailles pour d'autres, à la bouche effilée en trompette, ou enfin en livrée aux fines rayures gris perle.

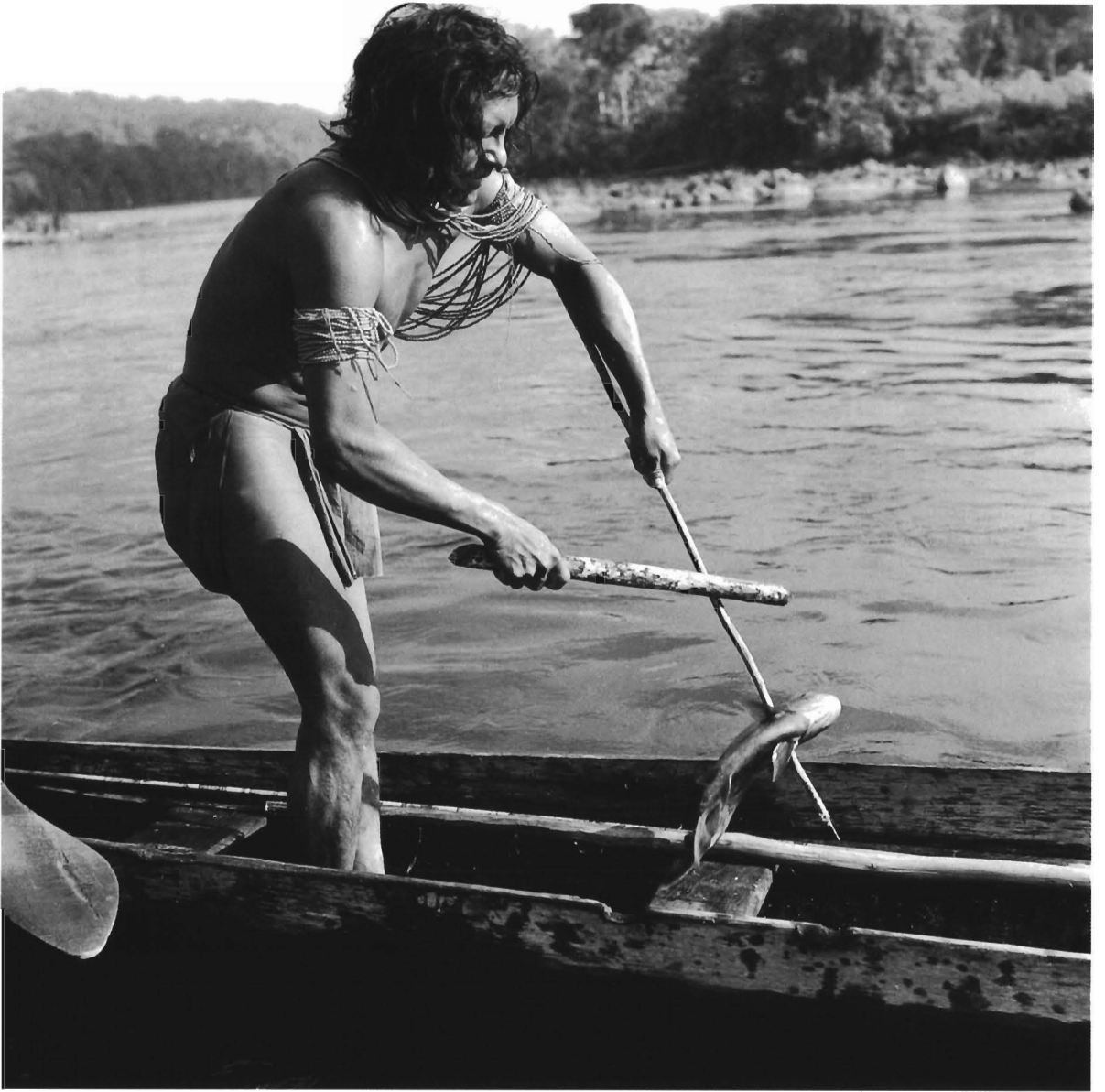


La pêche à la nivrée, tous les gens du fleuve le savent, doit être pratiquée avec prudence et modération si l'on ne veut pas épuiser les ressources halieutiques.

D'ailleurs, la pêche à l'arc pratiquée au cœur de la saison sèche en se faufilant de roche en roche, même si elle est moins spectaculaire, rapporte en tonnage davantage de poisson que la pêche au poison.

Après avoir posé sa pagaie en travers du canot, l'homme s'apprête à assommer sa proie, un coumarou, à l'aide d'une matraque de bois vert. Bien qu'essentiellement frugivore, le coumarou est muni d'une solide denture qui lui sert à croquer les gros escargots d'eau dissimulés dans la mousse.

L'animal inerte ira rejoindre ses compagnons d'infortune au fond de l'embarcation. Les femmes savent que la chair du poisson pris dans les nivrées se corrompt plus rapidement que celle des proies pêchées à la ligne ou à l'arc. Les Wayampi disent d'ailleurs que l'orage possède le même pouvoir néfaste que le poison.



Les Amérindiens ont suivi en pagayant l'effet du suc narcotique qui descend lentement vers l'aval. Après quelques heures, totalement dissous dans le volume des eaux du fleuve, il n'agit plus. D'ailleurs il est fréquent, en fin de nivrée, de croiser quelque gros poisson, par exemple un aïmara, déjà dégrisé qui, s'il continue à divaguer dans le courant, est de nouveau capable d'un formidable coup de queue pour fuir loin de la flèche meurtrière.

Les plus petits, moins chanceux, vont, pour beaucoup, servir de pitance aux plus gros : les jours de nivrée peuvent aussi être jour de bombance.

La pêche terminée, il reste à préparer le poisson.

Les hommes wayana ont appris des Aluku à saler les grosses pièces, comme ici ces trois pacous ouverts en portefeuille.



Le boucanage est une de ces grandes inventions qui marquent les civilisations.

Les Amérindiens ont mis au point une technique culinaire qui, tenant à la fois du séchage, de la grillade et du fumage, en combine les avantages gustatifs et de conservation.

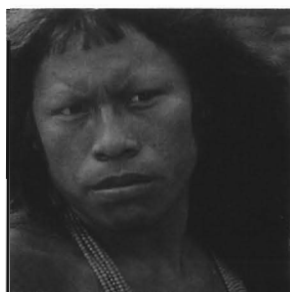
Le boucanage est utilisé aussi bien pour la viande que pour le poisson, chaque fois que la production dépasse la consommation immédiate.

Les aliments, soigneusement vidés et découpés en quartiers pour les plus grosses pièces, sont disposés sur une grille de bois vert. La première chauffe est celle qui exige le plus d'attention : les morceaux ne doivent pas rôtir mais au contraire, passant du roux au bronze, perdre lentement leur eau, qui s'évapore, et leur graisse, qui s'égoutte en grésillant dans des flammes dosées pour ne jamais atteindre la chair. Retourner régulièrement les morceaux, recharger un feu qui tombe ou écarter des bûches trop flambantes, ce sont là des tâches féminines. Au bout d'une nuit de veille, il suffira d'entretenir une douce chaleur sous les chairs savoureuses, couvertes de feuilles de bananier ou de quelques palmes rapidement desséchées.



INDIENS DE GUYANE

WAYANA ET WAYAMPI DE LA FORÊT



HOMME AU VILLAGE, HOMME ARTISAN

Pour les Amérindiens, l'utile se doit d'être beau. De fait, après l'archerie, c'est pour la vannerie, principalement utilisée par leurs épouses dans l'art culinaire du manioc, que les hommes wayana et wayampi font montre d'une singulière maîtrise. Les Wayana content comment, dans les temps héroïques, après avoir fléché Tulupele, fabuleux monstre ayant l'apparence d'une chenille géante, ils eurent enfin le loisir d'admirer les merveilleux dessins de sa robe et comment, à l'aide de marques de fil de coton, ils firent le relevé précis de chaque motif afin d'en orner désormais les objets qu'ils créaient.

Deux hommes confectionnent des vanneries à fond opaque et serré (tamis à boisson ou corbeille), travaillées avec des brins d'arouman bicolores pour en faire ressortir le motif. Il s'agit ici du jaguar à deux têtes. Le roseau-à-vannerie, plante sauvage des bas-fonds humides prend, une fois préparé, une belle couleur de tabac blond. Les teintures utilisées, noir de fumée et roucou, sont associées pour les fixer à un mordant fourni par la sève du bougouni. Les laques industrielles n'ont pas encore fait leur apparition.



Un Wayampi achève pour sa femme un tamis à farine de manioc à fond ajouré. Toujours unicolore, cet objet ne se prête pas, comme le précédent, à la riche décoration que l'on voit fleurir sur les vanneries à fond et parois opaques.

Il n'en est pas moins de confection soignée. Les montants sont taillés dans des bois à la fois souples et résistants ; ils seront amarrés aux quatre coins à l'aide de filasse de pite, Broméliacée cultivée pour ses fibres d'une robustesse éprouvée et dont ils usent abondamment pour leurs travaux artisanaux, en alternance avec le fil de coton, moins solide mais plus doux. L'homme s'aide d'un couteau européen pour couper à ras les brins trop longs. Autrefois, il eût utilisé le tranchant effilé d'une lame de bambou, ou encore une incisive de rongeur, paca ou agouti, montée sur un manche de bois. Les outils changent, les gestes demeurent.

Ses trois compagnons sont chacun en train d'amarrer l'empenne sur la hampe d'une flèche de chasse.



A-t-on franchi la limite de l'artisanat pour pénétrer dans le domaine de l'art ?
Voici en tout cas le troisième volet d'excellence des Amérindiens de la forêt, la plumasserie, avec ses techniques propres d'assemblage et de fixation.

Symphonie multicolore de plumes de perroquets et d'aras, subtils camaïeux de beiges, ocres ou terre de Sienne offerts par les rapaces, les oiseaux d'eau ou même le coq, enfin sobres duos en noir et blanc empruntés au vautour-pape ; toute rémige, toute caudale, tout duvet d'oiseau se métamorphosent un jour en bijou entre les mains des Amérindiens.

Cet enjeu justifie les longues séances d'affût pour rapporter quelques plumes qui iront en attendre d'autres, soigneusement conservées dans d'élégants coffrets en vannerie ou encore suspendues ou collées à une poutre de la maison. Celles qui ne serviront pas d'empennes deviendront parures, de la discrète auréole de duvet de toucan au monumental casque de danse des initiés wayana.

Aura-t-on remarqué que seuls les hommes se parent de plumes et jamais les femmes ?

Comme si les Amérindiens reprenaient à leur compte le mode de séduction des oiseaux.



Stoïque, l'homme suit du regard le geste de sa mère ornant son bras et sa main d'un motif finement ciselé. Il est coloré de son propre sang, que l'on voit perler.

L'homme (il est ici Wayana, mais eût pu être Wayampi) est poursuivi par la malchance : il rentre trop souvent bredouille de la chasse et de la pêche. Pour le guérir de ce maléfice, un chamane a ordonné, ce qu'il fait rarement, cette série de scarifications que la mère trace sur son bras gauche (celui qui tient l'arc ou le fusil), du bout de la lame d'un minuscule canif. Demain, après qu'il aura réussi à bander un grand arc, signe que ses capacités cynégétiques sont revenues, il ne ratera plus sa proie.

Alors seulement il lavera le sang séché.

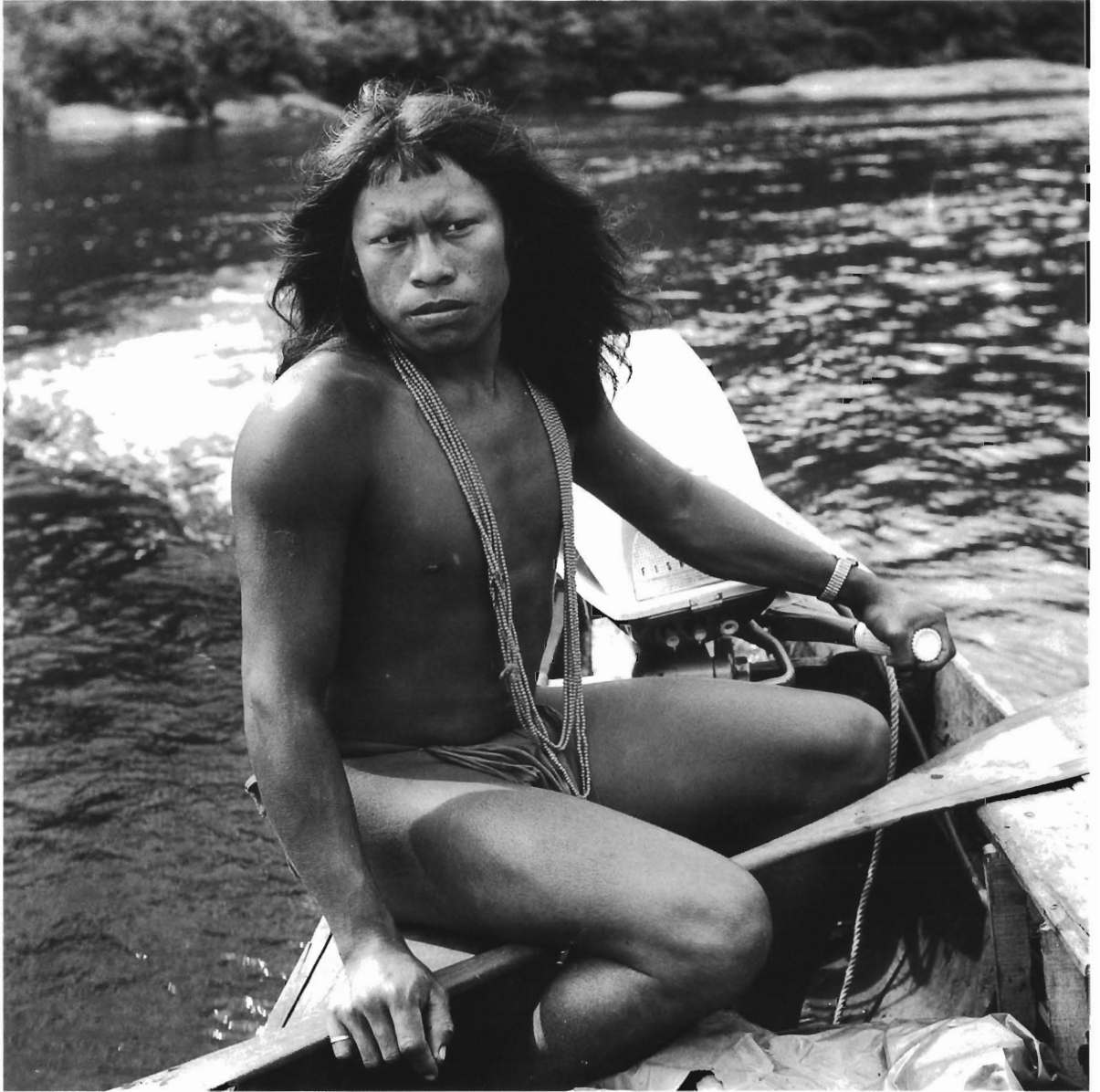
Une à une, les gouttes s'écoulent sur une feuille de bananier fraîchement coupée et les bavures sont raclées à l'aide de quelques baguettes d'arouman, afin que le sang, impur et pourvoyeur de maléfices, ne soit pas inconsidérément répandu sur le sol.



Ce cliché est un témoignage historique ; il garde le souvenir du premier Amérindien de l'intérieur, un jeune Wayana, qui conduisit une embarcation à la barre d'un moteur hors-bord de fabrication nord-américaine.

Ses précurseurs et ses maîtres en cet art furent les Aluku, et les Amérindiens surent se montrer bons élèves. Ne connaissaient-ils pas déjà intimement les secrets de la navigation fluviale à la pagaie ?

L'introduction généralisée d'engins de cette sorte, issus d'une technologie dont ils ignorent tout et qu'ils ne savent donc pas produire eux-mêmes, est l'occasion de réajustements sociaux importants chez les Wayana et les Wayampi. Par exemple, ils doivent affronter un pénible dilemme : comment, d'une part, respecter la coutume qui veut que les objets personnels d'un défunt soient détruits ou enterrés avec lui et, de l'autre, éviter le gâchis de briser ou de jeter dans les flots un moteur ou un fusil précieux, surtout si l'on ne sait pas les fabriquer ? Les Wayampi ont transigé : les objets de cette sorte sont cédés à des gens hors de la parenté et résidant très loin de la famille et de la tombe du défunt.



INDIENS DE GUYANE

WAYANA ET WAYAMPI DE LA FORÊT



DES TRAVAUX ET DES JOURS

Si la limitation des naissances est plus fréquente chez les femmes wayana que chez les Wayampi, toutes jouent leur rôle de mère avec un égal bonheur et une merveilleuse simplicité. Autrefois, les femmes s'efforçaient d'espacer les naissances, se dédiant entièrement à la vie de leur bébé. Aujourd'hui, les progrès de la médecine ont permis de faire reculer la mortalité infantile et du même coup d'accroître la natalité. La grossesse et l'accouchement sont vécus comme des moments naturels de la vie féminine. L'allaitement maternel est le seul imaginable et les bébés à biberon sont plaints comme de pauvres petites chiffes agonisantes.

L'usage des porte-bébés, dans lesquels ils se pelotonnent à longueur de temps contre le sein de leur mère, leur permet de vivre avec elle une symbiose véritable. En contrepartie, cette éducation donne des enfants qui parlent fort honorablement de bien bonne heure mais qui marchent très tardivement. Convenons-en, qui descendrait de bon gré d'un tel refuge ?



Les Amérindiens qui consomment le manioc amer constituent le seul exemple connu de civilisation à s'être bâtie autour d'une plante vénéneuse. Le processus de détoxification employé en Guyane, avec l'utilisation de la presse à manioc suspendue, mieux connue sous le nom imagé de "couleuvre", est le plus élaboré et performant qui soit. Un fois débarrassés de la toxine, les différents sous-produits du manioc donnent lieu à toutes sortes de préparations : soupes, sauces, courts-bouillons, friandises, galettes (cassaves), semoules (couacs) et bières (cachiris). Ce sont là autant de recettes qui, ajoutées au tour de main personnel des cuisinières et aux traditions familiales, font qu'on ne déguste jamais la même cassave ni ne goûte le même cachiri.

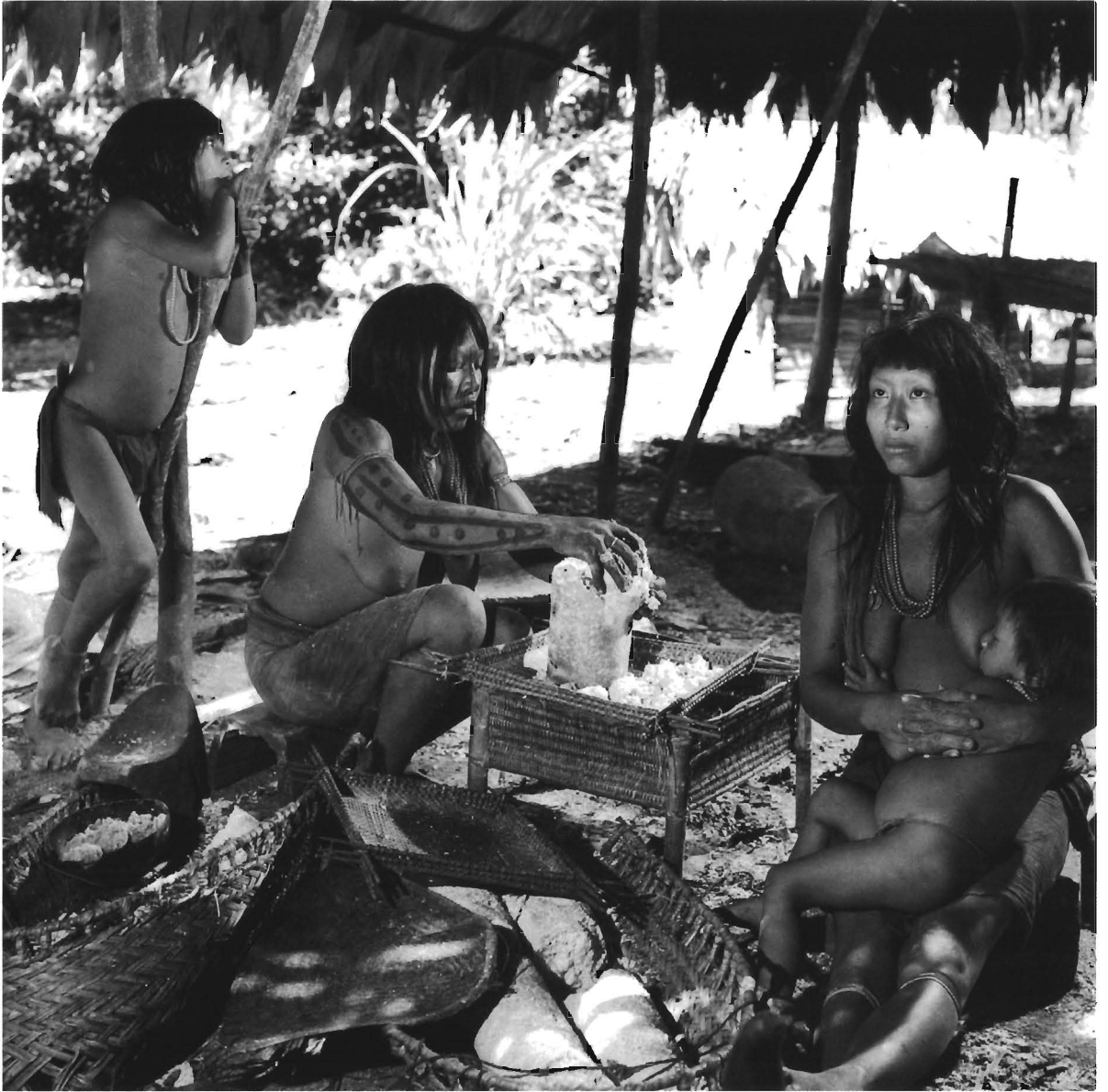
Plantation, récolte, détoxification, cuisine, repas et fêtes : toute femme consacre ainsi la moitié de sa vie au manioc. Nombre de ces activités se déroulent dans les cases de cuisine à usage collectif, où elles se retrouvent autant pour papoter que pour travailler. Ces deux jeunes femmes wayana commencent l'épluchage des tubercules.



Ces jeunes femmes wayampi en sont déjà à la confection de galettes. Tandis que l'une s'accorde une pause et allaite son enfant, l'autre émiette un fragment de pain de farine pour mieux le tamiser. Autour d'elles, des ustensiles en vannerie tressés à leur intention par leur mari commun : deux hottes ; deux tamis à farine, dont l'un est posé sur une corbeille carrée à quatre pieds destinée à recevoir les fines particules de farine tamisée ; enfin, un large éventail à feu, affecté à l'attiser, à servir de mesure pour déposer la farine sur la platine et, aussi, à retourner la galette chaude sans se brûler les mains.

Dans l'une des hottes, unealebasse contient le ferment que les deux femmes ont mâché : voilà ce qui, avec quelques patates douces râpées crues, va constituer tout le levain nécessaire à la fermentation de la bière de manioc.

Tous les récits donnant le cachiri comme une bouillie recrachée par les femmes relèvent du domaine de la mystification entretenue.



Les deux femmes ont échangé leur place. À présent, l'enfant dort. On voit mieux ici la galette cuisant sur la platine. Ces plaques de fonte à l'origine fabriquées en Hollande font partie du commerce de traite depuis les temps anciens de la colonisation. Chères, lourdes, et somme toute fragiles, elles voyagent plutôt mal en forêt ; aussi les antiques platines en terre cuite n'ont-elles pas totalement disparu.

On laisse cuire ces épaisses galettes, destinées à la confection du cachiri, jusqu'à ce que les deux surfaces aient bien grillé. Pour celle-ci, les femmes wayampi mélangent farine fraîche et farine rassise. C'est dans l'enchaînement de ces différents tours de main, dans le choix initial de la variété de manioc, dans l'estimation des proportions, du degré de cuisson des cassaves, du dosage et de la composition du ferment, que se constitue la saveur à chaque fois distincte et pourtant si reconnaissable des bières de manioc.

Les galettes qui accompagnent les repas relèvent d'autres recettes encore. Très fines et croustillantes si elles ont séché au soleil, épaisses et fondantes si on les doit consommer dans la journée, les cassaves constituent le pain quotidien des Amérindiens.



Voici une autre préparation à base de manioc : une jeune femme wayana surveille la cuisson d'une bière élaborée non plus à partir de cassaves détrempées dans de l'eau, mais à partir de tubercules râpés mis à bouillir dans de grands pots.

Après de nombreuses heures passées d'abord au cœur d'un feu clair puis sur un foyer de braises rougeoyantes, la compote de manioc, réalisée à partir d'une variété aqueuse et presque douce, d'ailleurs impropre à toute autre préparation, est diluée dans de grandes quantités d'eau, puis, comme les autres crus de bières, additionnée de son levain et laissée à fermenter quelques heures ou quelques jours.

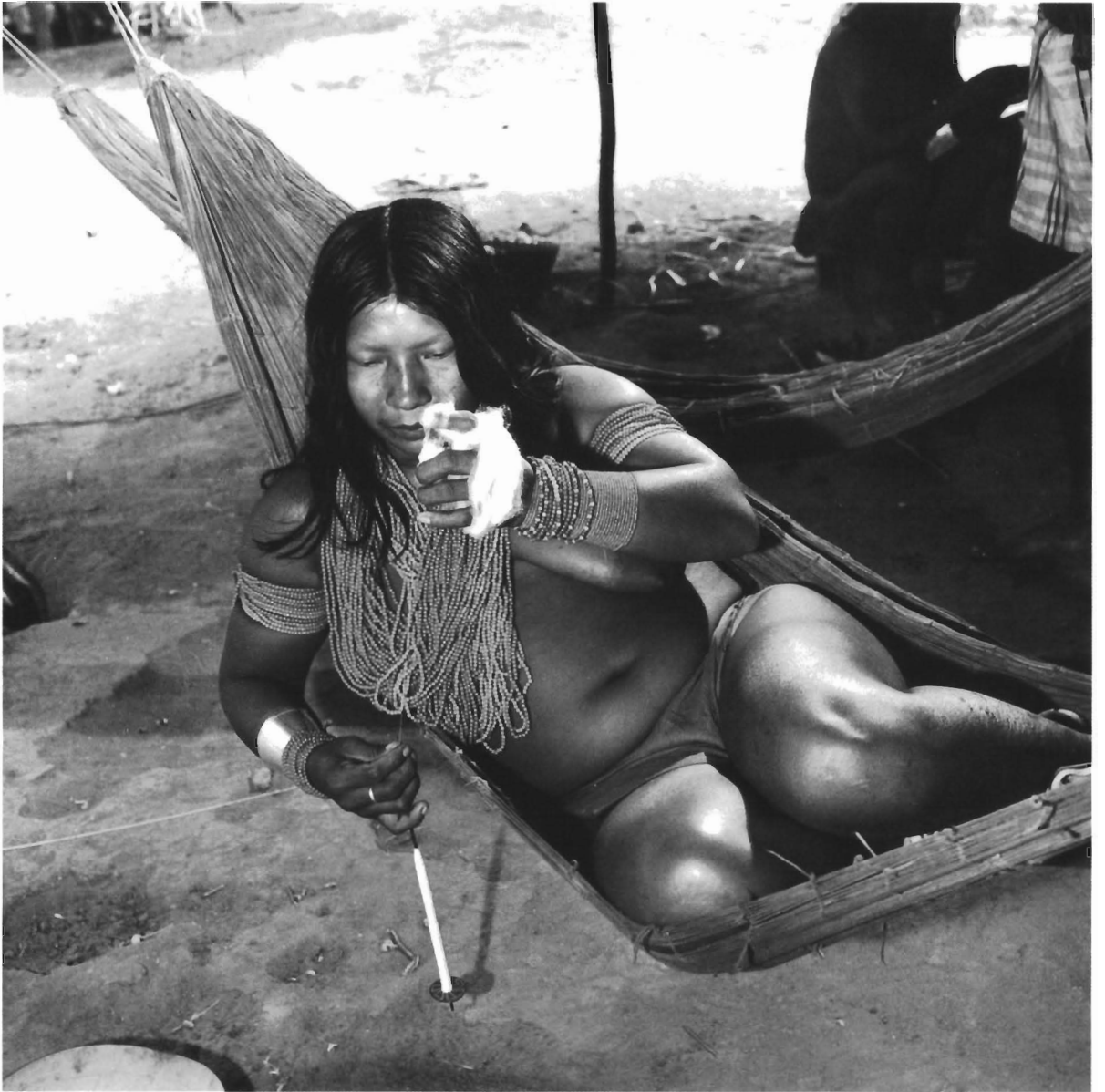
Elle est la seule sorte de cachiri que l'on peut se dispenser de tamiser avant de la consommer.



L'artisanat lié au coton est un autre pôle de la vie des femmes. De cette plante cultivée dans leurs abattis, elles ont sélectionné plusieurs variétés selon l'usage qu'elles en veulent faire : fil d'une extrême finesse pour l'enfilage des perles en collier ; fil encore plus ténu pour l'amarrage des empennes ; enfin, fil épais et bien charpenté pour le tissage des hamacs. Il n'est, par contre, plus une femme pour tisser encore, comme autrefois, les pagnes de son mari.

Après avoir été récoltées, les bourres sont mises à sécher. On les débarrasse ensuite de leurs graines, on les étire en un voile arachnéen puis on bat cette masse neigeuse et l'on obtient du coton peigné.

Pour l'étirage et le renvidage, point de rouet, mais plutôt un fuseau. Chaque femme en possède toute une collection de différentes tailles. La hampe est souvent un éclat de bois d'arc, le volant une rondelle découpée dans quelque calebasse usagée. Lorsque ses fuseaux sont garnis, la fileuse roule ses pelotes, en doublant le fil si elle les destine à un hamac.



Après les longues heures occupées à filer, vient le temps du tissage, opération pour laquelle les Wayana et les Wayampi disposent de techniques variées.

Ici, une femme wayana enroule en nappe autour de deux piquets un très long fil de coton : c'est l'ourdissage. Ensuite, elle disposera, en travers, des fils qu'elle nouera deux à deux aux fils de chaîne, obtenant ainsi, selon la technique du filet à point noué, le très confortable porte-bébé qu'elle passera en bandoulière et dans lequel viendra se lover avec amour son enfant.

C'est encore cette même technique du filet à point noué qui permet aux femmes wayana de confectionner les hamacs de la famille.

La blancheur du fil repose sur un secret : lorsqu'elles filent, les Amérindiennes aiment à caresser de leurs mains une boule d'argile blanche qui s'effrite sous leurs doigts en une poudre douce et onctueuse ; il s'agit de kaolin pur, pris au lit d'un ruisseau voisin.



Les Wayampi nous font entrer dans le domaine complexe du tissage à un rang de lice, le même que celui utilisé pour les tapisseries des Gobelins.

C'est toujours à l'étage domestique, loin de la poussière et des souillures, que le mari amarre pour son épouse, le père pour sa fille ou le fils pour sa mère, les différentes pièces du métier à tisser, qui restera en place souvent durant plus de deux mois, la tisserande s'asseyant devant son ouvrage plusieurs heures par jour. Si les filles apprennent très tôt les manœuvres les plus répétitives, passer les navettes, tasser chaque rang de trame au moyen du couteau, lourde pièce en bois d'arc longuement polie, afin qu'aucune écharde ne vienne abîmer un fil, l'apprentissage du bâti, de la lisière ou du démontage de la pièce tissée demande du doigté et de l'expérience.

Une jeune fille wayampi ne saurait se marier sans avoir réalisé au moins un premier hamac pour elle-même, ensuite un pour son père, enfin un pour son fiancé.

Entre son mari et ses fils, une femme confectionne une trentaine de hamacs dans sa vie.

Le fil usagé est souvent réutilisé : de l'alternance des fils neufs et de réemploi naît cet effet décoratif de bandes bicolores.



La confection de tabliers de perles est, pour les Amérindiens d'aujourd'hui, une spécialité wayana. À mi-chemin entre tissage et broderie, ce travail délicat consiste à insérer une à une des perles de verre coloré dans la composition d'une trame toilée simple, aboutissant à un tissu de perles articulé au tombé impeccable.

Les motifs en sont variés et, comme pour la peinture corporelle, les tisserandes tirent leur inspiration d'un prolifique bestiaire sublimé que connaissent également leurs maris, qui y puisent, on s'en souvient, les zigzagantes enluminures de leurs vanneries. Cette richesse de dessins s'équilibre avec une grande sobriété dans l'emploi des couleurs, souvent simplement associées : on allie rouge et bleu roi, bleu roi et blanc, blanc et rouge, comme pour mieux exalter une sorte de sage élégance. Autrefois, ces vêtements singuliers étaient confectionnés à l'aide de graines sauvages qu'il fallait calibrer et souvent chauffer avant de les percer. Leur texture en était plus fragile et les couleurs cantonnées dans un camaïeu dépouillé, d'ocres roux et de bruns doux, qu'égaillait un noir laqué.



Bien calée dans un minuscule hamac de travail, les lèvres froncées par l'attention, une vieille dame wayana confectionne, selon la même technique que le tablier, une ceinture de perles.

Après avoir pris la mesure de la longueur désirée, elle a tendu ses marques sur une planche pour travailler à plat. Elle a pour modèle une ceinture déjà exécutée, mais en ce domaine toute liberté est laissée à l'imagination, tant pour les motifs que pour les couleurs ou pour la forme, permettant aujourd'hui des envolées d'un baroque achevé.

Alors que le port des tabliers de perles par les femmes recule, celui des ceintures masculines ne cesse de prendre de l'ampleur, au point qu'elles sont devenues le seul objet artisanal que les Wayana exportent jusque chez les Wayampi.



Les chercheuses de poux

Quand le front de l'enfant, plein de rouges tourmentes,
Implore l'essaim blanc des rêves indistincts,
Il vient près de son lit deux grandes sœurs charmantes
Avec de frêles doigts aux ongles argentins.

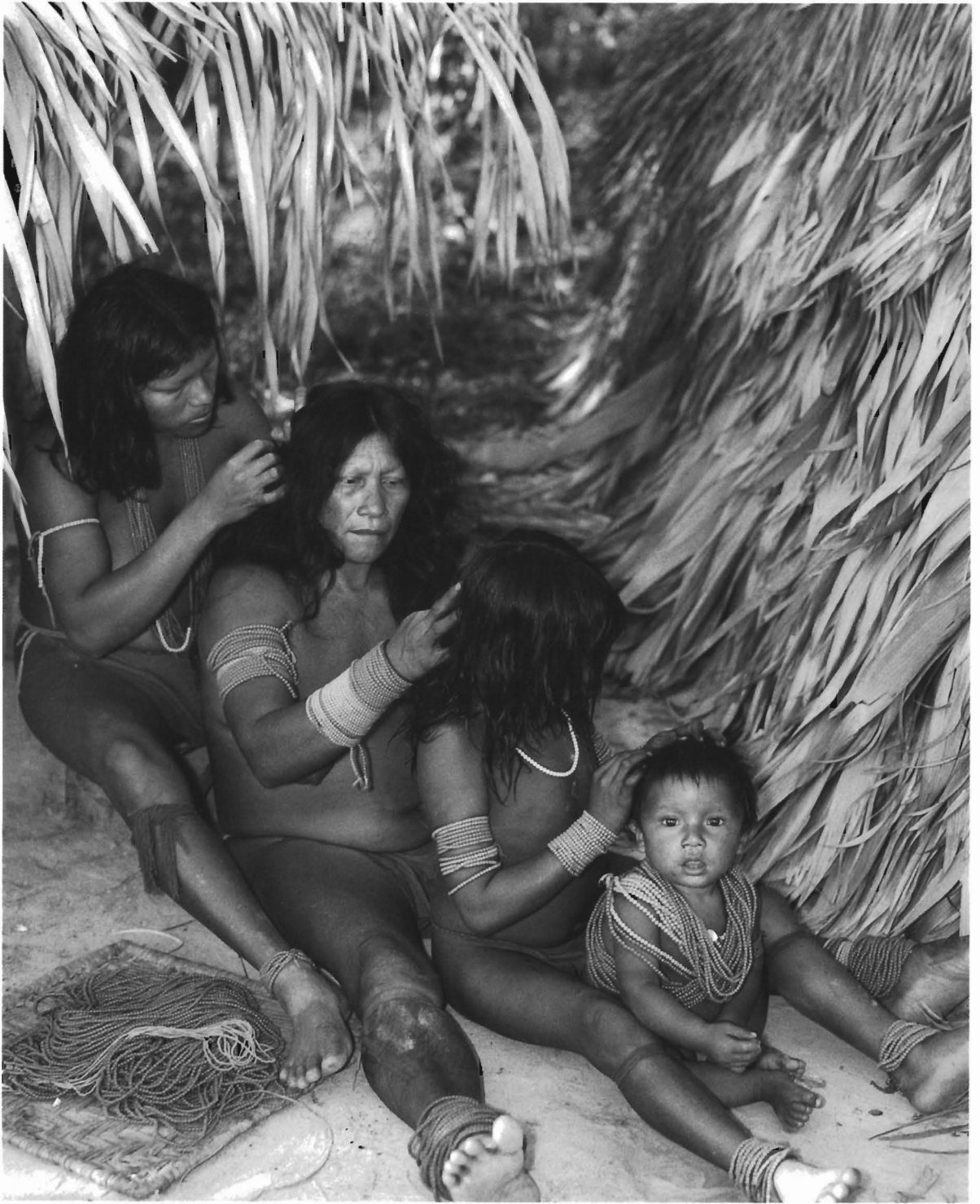
Elles assoient l'enfant devant une croisée
Grande ouverte où l'air bleu baigne un fouillis de fleurs,
Et dans ses lourds cheveux où tombe la rosée
Promènent leurs doigts fins, terribles et charmeurs.

Il écoute chanter leurs haleines craintives
Qui fleurent de longs miels végétaux et rosés,
Et qu'interrompt parfois un sifflement, salives
Reprises sur la lèvre ou désirs de baisers.

Il entend leurs cils noirs battant sous les silences
Parfumés ; et leurs doigts électriques et doux
Font crépiter parmi ses grises indolences
Sous leurs ongles royaux la mort des petits poux.

Voilà que monte en lui le vin de la Paresse,
Soupir d'harmonica qui pourrait délirer ;
L'enfant se sent, selon la lenteur des caresses,
Sourdre et mourir sans cesse un désir de pleurer.

ARTHUR RIMBAUD



INDIENS DE GUYANE

WAYANA ET WAYAMPI DE LA FORÊT



ENFANCE EN LIBERTÉ

Les bébés ne sont jamais laissés seuls. Et si d'aventure ne se trouve dans les parages nulle femme, nulle fillette, nulle grand-mère à qui confier un bambin, le père s'en chargera un moment, car les hommes, tant wayana que wayampi, sont de bons pères de famille.

On cherchera toujours à donner du sens aux babillages d'un bébé, qu'il ne faut pas laisser sans réponse. On décrypte ainsi la future personnalité de l'enfant à travers une calme attention de son comportement ; ces observations presque éthologiques peuvent déterminer le nom que recevra l'enfant lorsqu'il saura marcher. Sans doute ici l'homme a-t-il estimé que son fils n'avait pas de plus grand désir immédiat que de cueillir une pomme-cajou à l'un des arbres qui croissent dans le village ; et ce désir interprété a été sur-le-champ satisfait. Ne pas répondre à la sollicitation du bébé eût été d'autant plus incongru qu'il ne dispose encore que de peu de moyens pour la manifester.

Les pleurs étant considérés comme une grave menace pour la construction de la personnalité de l'enfant, on fait en sorte de les éviter et les femmes peu douées pour ce genre de conciliation passent pour de piètres mères.

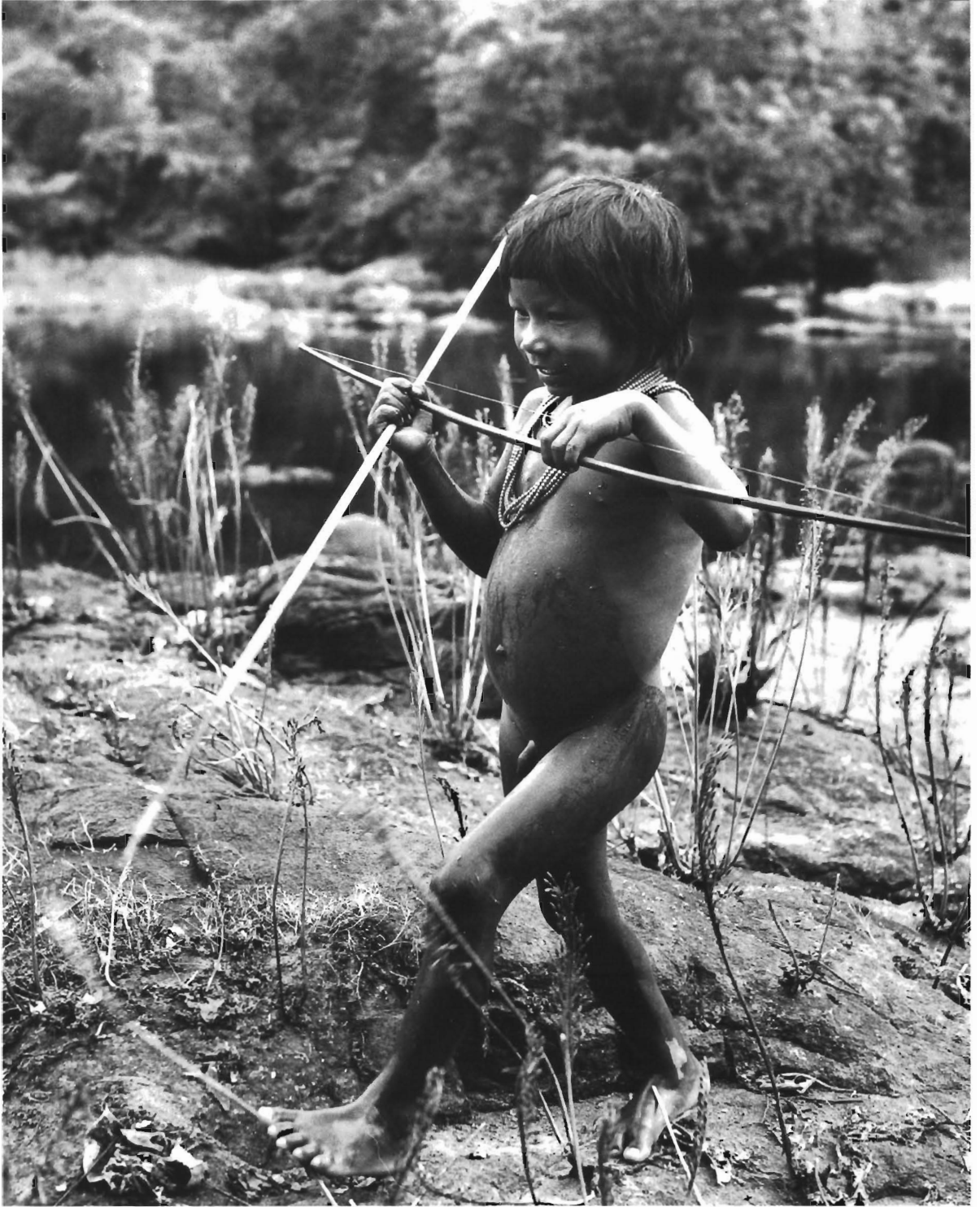


Les hommes préfèrent sans fausse honte s'occuper de leurs fils, et c'est vers l'âge de six ou sept ans que les garçons passent du côté du père.

L'activité qui se prête le plus tôt à un apprentissage progressif est la pêche : l'enfant accompagne son père en canot ; on lui enseigne les bons appâts, on lui apprend à monter un hameçon, il observe le lancer et le ferrage, il distingue les différentes prises, il s'essaie à la pagaie, pour enfin le soir s'endormir du calme et paisible sommeil de l'enfant heureux.

Il a tout accompli à son rythme, mangé, fait la sieste, trempé sa courte ligne dans l'eau. Il a probablement gêné un adulte dans un mouvement, été trop bruyant, fait fuir un poisson, pourtant aucun ordre ne lui aura été donné, aucune menace n'aura été proférée, l'enfant n'aura pas été grondé.

C'était une journée ordinaire de l'apprentissage du métier d'homme.



Après dix ans, les garçons prennent une singulière autonomie. C'est l'âge où ils se constituent en bandes, le modèle des grands prenant le pas sur celui du père, dont l'influence se fait plus discrète.

C'est l'âge aussi des risques, l'âge où ils commencent à chasser en petits groupes ou même seuls et où il leur arrive de se perdre un, voire deux longs jours en forêt.

Ils ont pour habitude d'emporter cassave, sel, piment et allumettes afin de s'offrir des bombances de poisson grillé sur quelque roche. Puis, alanguis à l'ombre d'un ébène vert, ils s'attardent avec une trouble nonchalance au récit de leurs premières amours, cependant qu'ils tirent de grosses et bruyantes bouffées de cigarettes américaines, extraites avec affectation d'un paquet avachi.



Ce sont aussi les premiers pas dans l'artisanat. Ici, un garçon d'une douzaine d'années ligature une pointe de flèche avec une impavide gravité. Comme pour le reste, l'apprentissage se fait à la demande, car l'on ne comprend et l'on ne retient que ce dont on a besoin.

Cet enfant sait déjà ligaturer et poisser une empenne, équarrir une pagaie, dégauchir un banc, entrelacer les brins d'un ou deux points de vannerie... Pour les gros ouvrages, tressage de la presse à manioc, creusement et brûlage d'un canot, ou encore édification d'une maison, il peut attendre d'être fiancé.

L'enfance s'éternise ainsi en une licence de mouvements, une liberté d'entreprendre et une audace calculée qui en font de jeunes êtres d'une farouche indépendance et d'une surprenante habileté. Là réside d'ailleurs le secret de leur éducation, dont nulle école occidentale ne pourra jamais égaler les mérites.



Les garçons sont plus libres que leurs sœurs. Celles-ci suivent leur mère dans toutes leurs activités et celles qui regimbent sont entraînées par la douceur, l'ironie, l'exemple...

C'est ainsi que les fillettes s'initient très jeunes aux arts féminins, tels que modelage des poteries ou filage puis tissage du coton ; l'art culinaire les occupe davantage : elles doivent apprendre les techniques de découpe de la venaison aussi bien que les secrets de fabrication des bières de manioc, acquérir la maîtrise du boucanage et le tour de main pour la confection d'un gâteau d'amidon à la banane ou à la noix du Brésil.

L'agriculture est aussi prenante : les fillettes apprennent à distinguer les différentes variétés de manioc selon leur aspect et leurs usages ; elles ont à retenir les procédés de plantation, les soins du sarclage...

Dans la forêt, qui est pour elles un monde moins familier, on leur demande cependant de distinguer les plantes médicinales ; de reconnaître toutes les plantes de cueillette ; enfin de traquer les crabes dans leurs trous ou les écrevisses sur le fond clair des ruisseaux.



La puberté, caractérisée par la réclusion et le sacrifice de leur chevelure, marque pour les fillettes l'âge requis pour le mariage.

Chez les Wayana et les Wayampi, des règles strictes de parenté conduisent à des distinctions, pour nous insolites, entre les différents cousins : les enfants de deux frères ou de deux sœurs se considèrent comme frères et sœurs, tandis que les enfants d'un frère et les enfants de sa sœur seront invités préférentiellement à conclure des unions. Autrement dit, la notion de frère et sœur, à qui nous donnions jadis justement le nom de germains, est plus étendue pour les Amérindiens que pour nous, cependant que la notion de cousins germains est au contraire plus étroite à leurs yeux qu'aux nôtres.

Ainsi, les enfants sont éduqués très jeunes à côtoyer et à aimer, parmi leurs camarades de jeu, celui qui deviendra leur conjoint.



INDIENS DE GUYANE

WAYANA ET WAYAMPI DE LA FORÊT



PARURES

De la naissance à la mort, hommes, femmes et enfants aiment à peindre leur corps, lui faisant ainsi perdre sa nudité originelle.

Les Wayana renouvellent le geste d'un de leurs dieux, Kuyuli, qui, en mangeant des fruits de génipa, fit apparaître sur sa peau les motifs qu'il enseigna ensuite aux hommes. Les Wayampi, eux, content comment, en laissant dégouliner sur sa peau la graisse de l'amande de pékéia, un homme se couvrit de noirs ocelles et devint jaguar. À peine coupé le cordon ombilical et l'enfant wayampi séparé de sa mère, le petit corps, lavé et séché, est recouvert d'une couche protectrice de teinture de génipa bleu nuit. Le rendant pratiquement invisible, cette peinture le protégera des mauvais esprits durant les premières nuits que l'enfançon passera parmi les hommes.

À sa mort, c'est du rouge de la pâte de roucou qu'une femme de la famille oindra le corps du défunt, afin qu'il arrive décemment au terme de son voyage dans l'au-delà.

Ses proches, par contre, éviteront quelque temps de se parer de roucou : le rouge, couleur de la joie et du bonheur, sied mal au deuil.



Les Wayana se laissent volontiers peindre pendant des heures par les femmes. Comme dans l'épouillage, on peut y voir une des formes des jeux de l'amour : le bras de l'homme enlaçant son épouse comme la main féminine retenant délicatement la tête sont une image de la tendresse conjugale.

L'a-t-il prié de peindre maintenant un écureuil ? A-t-elle choisi de dessiner plutôt un esprit-singe ? On ne sait. Pour l'heure, elle achève de tracer l'ancre du monstre-chenille.

La riche variété des motifs est différente pour le corps et pour le visage.

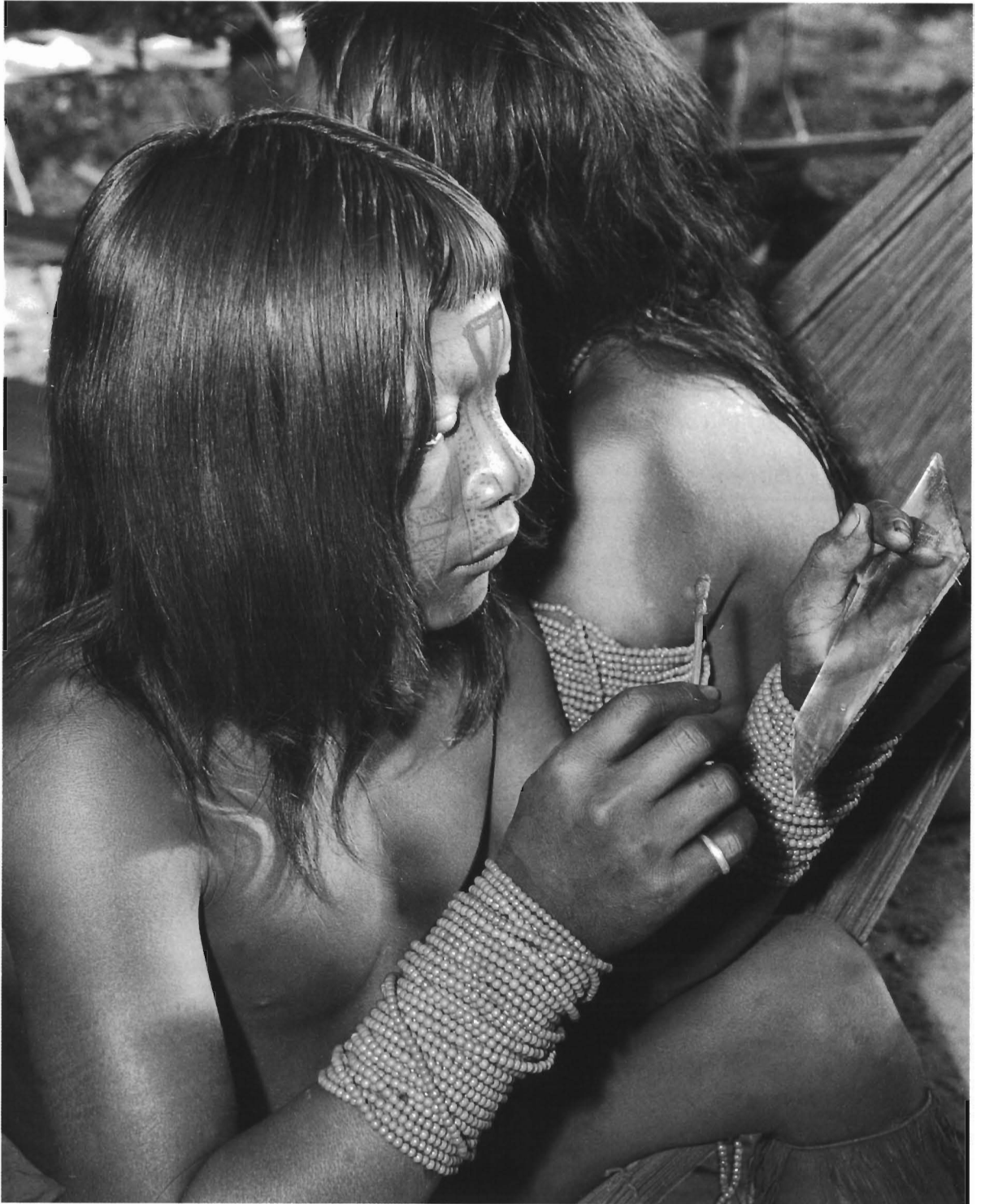
Tous, cependant, obéissent à une même esthétique, excluant volutes et rondeurs pour privilégier angles, droites, dents de scie et pans coupés, fines hachures, pointillés ou noirs aplats. On aboutit ainsi à un graphisme proche de certaines expressions cubistes, les dessinatrices multipliant les effets de symétrie et d'asymétrie.



La teinture extraite du fruit râpé vert du génipa a d'abord une couleur grisâtre, puis s'oxydant et s'épaississant légèrement au contact de l'air, elle acquiert sa profonde teinte bleu nuit. Elle a, en outre, la propriété d'être indélébile durant plusieurs jours, permettant quelque vie à ces savants maquillages.

Pour les Wayampi – et les Wayana pourraient conter une histoire à peu près semblable –, la teinture de génipa est à l'origine des taches de l'astre lunaire.

Lune était un homme amoureux de sa sœur, qu'il visitait chaque nuit silencieusement. La jeune fille, désireuse de connaître l'identité de son amant nocturne, prépara de la teinture dans unealebasse, qu'elle cacha sous son hamac. Cette nuit-là, elle trempa sa main dans le liquide et appliqua sa paume ouverte sur le visage de son amant muet. Incapable de se défaire de la teinture indélébile, le jeune homme, au matin, fut reconnu. Ne pouvant supporter sa honte, Lune s'enfuit jusqu'au ciel. On distingue aujourd'hui encore sur son visage les marques que lui imprima sa sœur, qui lui a depuis longtemps pardonné.



Les jours de fête, il serait presque indécent de paraître sans être maquillé.

Mais quelle est, au juste, la signification de ces frettes peintes sur la peau ? Qu'expriment ces enluminures géométriques épousant les monts et les vallons du visage ? Montrent-elles ou, au contraire, cherchent-elles à cacher ? Cet homme, par exemple, arbore trois monstres-chenilles, dont l'un, celui de l'arête du nez, est lové dans sa tanière. L'homme lui rend-il un hommage explicite, cherche-t-il au contraire à l'apaiser ? Peut-être lui offre-t-il son visage pour s'incarner temporairement. Peut-être aussi est-il chenille lui-même pour quelques jours...

La profusion des dessins ne laisse pas place à l'invention personnelle.

Les motifs appartiennent à un répertoire codifié dans lequel on puise. Bien sûr, l'intention magique est sous-jacente ; bien sûr le monde des esprits est proche ; pourtant, on ne perçoit plus qu'une richesse cumulative, comme si la clef de voûte porteuse de sens avait chu. Comme si tout se concentrait désormais dans l'art de la reproduction de ce trésor labile et, de ce fait même, infiniment précieux.





On peut imaginer les Wayampi fascinés par l'art du maquillage des Wayana, lors de leurs premières rencontres au tout début du XIX^e siècle.

En effet, ils adoptèrent certains des motifs à des fins purement décoratives. Aujourd'hui que leurs rapports se sont distendus, certaines femmes savent encore les dessiner, mais de manière plus brouillonne que leurs consœurs wayana.

Toutefois, certains des motifs remontant à des traditions plus anciennes ont survécu, comme par exemple plusieurs peintures dorsales représentant les nuances de robe de quelques animaux, appliquées pour obtenir de la chance à la chasse. Dans ce cas, le chasseur wayampi s'identifie totalement à sa proie, s'offrant lui-même en victime au maître des animaux, qu'il brave alors dangereusement. S'il revient avec son gibier, personne ne doute qu'il soit un excellent chasseur.

La parure masculine la plus commune chez les Wayana et les Wayampi est cette auréole de duvet qui allie le jaune de la gorge et le rouge du croupion du toucan au noir du poitrail de l'agami.

INDIENS DE GUYANE

WAYANA ET WAYAMPI DE LA FORÊT



FESTIVITÉS ET RITES D'INITIATION

Vient le temps des fêtes.

Connu sous le nom de “maraké”, le rituel d’application des fourmis ou des guêpes n’est, pour les Wayana, que l’apogée d’un cycle de cérémonies s’échelonnant sur quelques mois. Plusieurs garçons arrivant à l’âge de subir leur première initiation, leurs parents le font savoir. De jeunes adultes décident alors de se joindre à eux pour subir les épreuves, et les invitations sont lancées en bonne et due forme. Désormais, les communautés, réparties entre invitants et invités, entrent dans un cycle festif où chacune aura un rôle à jouer, à la condition qu’aucun deuil ne vienne le suspendre. Les fillettes dont les premières règles apparaissent à cette période participeront à la cérémonie collective, alors que les autres n’auront droit qu’à un rituel domestique restreint.

Ici, on a préparé de grands paniers grossièrement tressés. Une fois tapissés de feuilles, ils servent à la première des épreuves : transporter d’un village à un autre la pâte de bière de manioc, qui, une fois sur place, sera simplement versée dans de grands canots à cachiri et diluée dans de l’eau. En effet, les cérémonies réunissent tant de monde qu’un seul village ne saurait en supporter seul la charge.



Deux hommes sont occupés à la confection de masques de danse. De lourdes bandes d'écorce sont détachées de troncs de courataris, grands arbres de la forêt. Débarrassées de leur surface externe dure et rugueuse, elles sont ensuite battues pour être assouplies puis débitées en longues lanières, que l'on assemble autour d'un serre-tête.

Viendra ensuite le moment de les teindre en bleu nuit, en les laissant macérer quelques jours dans le lit de certains ruisseaux hautement chargés en boue oxydante. On obtient des effets de contrastes de couleurs, simplement en serrant par intervalle des liens d'écorce qui, empêchant l'oxydation, ménagent des plages couleur tabac.

Le court séjour dans l'eau n'a pas suffi à tarir le parfum des bandes d'écorce, lourd mélange de musc et d'épices qui nimbera les danseurs.

On creuse aussi le pont de danse, longue planche de bois à demi enterrée au-dessus d'une fosse et sur lequel les novices danseront toute une nuit. Le son de cet étrange tambour avertira les forces invisibles que la cérémonie a commencé.



La première danse a enfin lieu.

Elle est menée par un homme sage, un savant estimé pour l'étendue de son savoir. Des heures durant, une nuit entière, le maître de la danse va chanter le "kalau", dont les nombreux couplets sont non pas en wayana commun mais en langue rituelle. Cette épopée conte qu'à l'origine des temps l'oiseau cul-jaune enseigna aux Wayana le rituel de l'épreuve des fourmis et des guêpes. Le chanteur retrace la capture des insectes venimeux, détaille les phases de la cérémonie, s'attarde à décrire chacune des parures, chacun des pas de danse. Il exhorte les novices au courage et, ravivant des souvenirs historiques, exalte la fierté d'être Wayana.

Au-delà de la fête, le kalau est aussi une surprenante leçon de choses : en de vivants petits tableaux, la vie quotidienne du monde animal est mise en scène. Voici le jaguar et le puma : ils grattent la terre de leurs griffes puis s'en vont feuler ; voici l'aigle harpie : perché au sommet de la montagne, le corps immobile, il meut soudain ses ailes et fond sur sa proie ; ici une souris danse ; là un toucan dégurgite ; le coq chante, le hocco s'ébroue ; du bout du bec, le canard sauvage lisse sa robe, quelques plumes s'en vont au fil de l'eau...



Les jours, les semaines ont passé. D'autres danses ont eu lieu ; à chacune d'entre elles, le kalau a résonné aux oreilles et au cœur des Wayana. Puis l'on se dispersait et le cours de la vie reprenait un rythme plus calme.

Aujourd'hui, l'épreuve finale approche ; tous sont de nouveau réunis. Chaque famille va maintenant se concentrer autour de son novice.

Celui-ci en est à son second rituel d'application. Sous le regard attentif de son père, il va être minutieusement peint, habillé et paré par sa mère et par sa grand-mère.

Un peu en retrait, fiché sur un support de bois, trône le casque de danse que le novice devra supporter durant une journée et une nuit de danse ininterrompue. La composition de cette riche coiffe de plumes requiert la livrée de plus d'une dizaine d'espèces différentes d'oiseaux et la famille éloignée est sollicitée pour prêter ses parures en réserve.

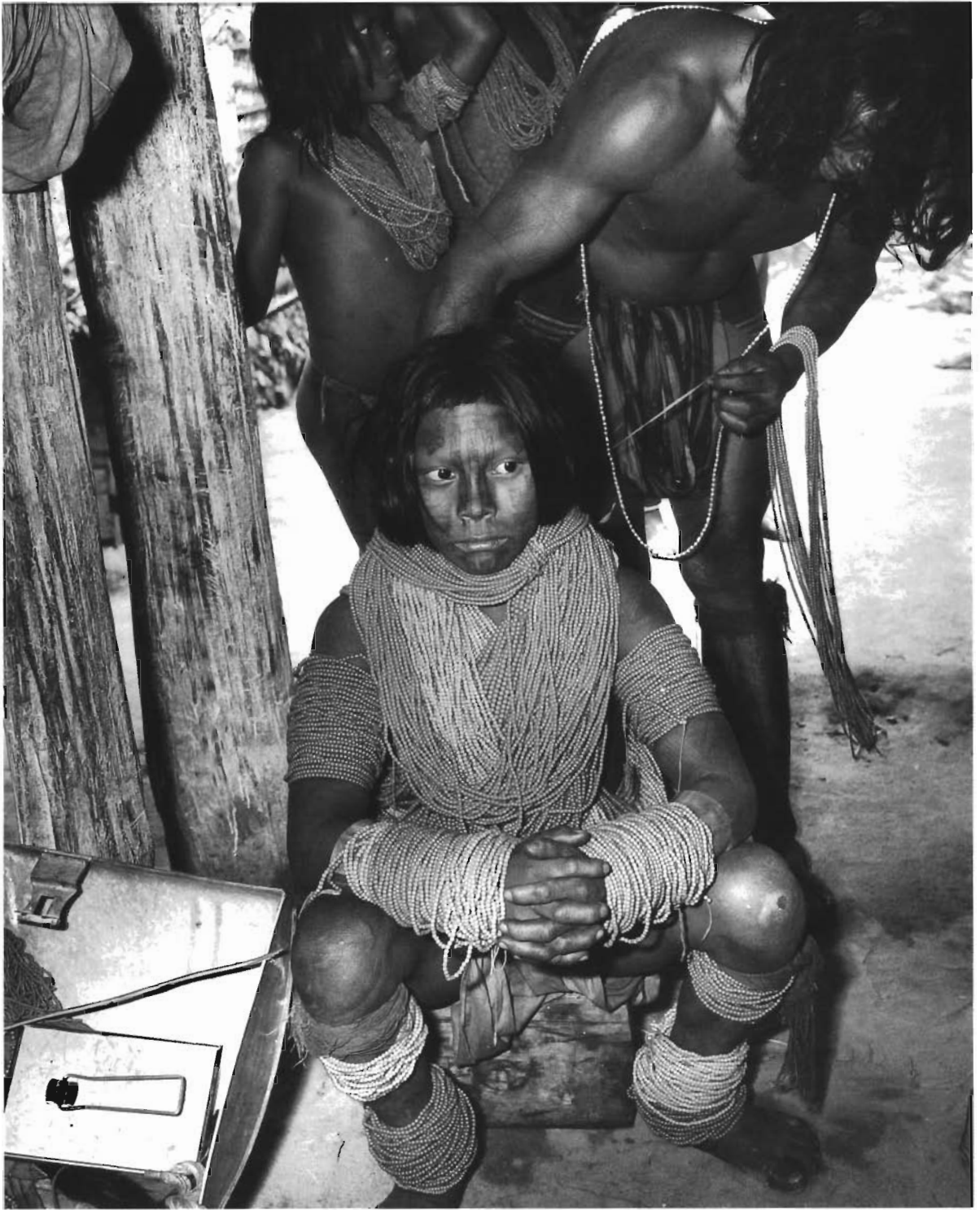
Comparé aux exemplaires du XIX^e siècle conservés dans les musées, le casque de danse est aujourd'hui plus somptueux encore que par le passé.



Les perles composent le second volet de cette munificence.

Les coffres de métal ont été apportés, qui regorgent de ces trésors multicolores. Pendant plusieurs jours, les femmes ont inventorié les colliers pour en réparer les fils cassés ; puis elles les ont frottés au savon, lavés à grande eau et mis à sécher. Là encore, elles ont battu le rappel de toute la famille. Et voilà ce jeune garçon, qui s'apprête à subir l'épreuve pour la première fois, croulant sous le poids des perles dont il est littéralement recouvert.

Ces perles de verre hantent l'esprit des Amérindiens depuis que Christophe Colomb consentit à se défaire de ses graines de patenôtres. Autrefois fabriquées à Venise ou à Prague, aujourd'hui à Lyon, elles sont le seul produit de grand luxe dont jamais les Amérindiens ne se rassasient, le seul objet qu'ils thésaurisent vraiment et dont ils emportent des quantités fabuleuses pour leur voyage dans l'au-delà.



Coiffé de son casque de plumes, le visage à demi dissimulé derrière des lanières d'écorce, un jeune novice médite sur l'épreuve qui l'attend.

Il n'est plus un enfant, pas encore un homme. En revêtant une parure semblable à celle de l'esprit Payagwa, il se met sous la protection de celui qui enseigna aux humains la pratique de l'épreuve.

Une partie du rituel consistant à faire subir au novice un affaiblissement corporel et mental, on peut suggérer qu'il faille symboliquement perdre la mémoire de la vie infantine. C'est ainsi qu'en cette période qui s'apparente à une forme de gestation avant une seconde naissance, celle à la vie d'homme, ils doivent s'abstenir de parler. Leur nourriture est appauvrie et des cures de vomissement leur sont imposées.

Cet état de latence, d'attente, doit purifier leur corps et leur esprit, les rendre vides afin que s'imprègnent bien les paroles du chant qui déroule pour eux ses méandres infinis.



Car toujours chante le maître du kalau, jamais las de répéter les couplets de cette longue épopée. La ferveur de la danse et du chant doit exalter les génies du monde et, pénétrant l'esprit des novices, les envelopper dans son rythme jusqu'à l'ivresse.

Une nouvelle fois, il raconte comment l'épreuve des guêpes et des fourmis fut révélée aux hommes. Une nouvelle fois, il appelle les femmes pour qu'elles servent du cachiri aux danseurs et enivrent les novices. Une nouvelle fois, il énumère chacun des interdits auxquels ils devront se soumettre.

Et puis il narre comment les Wayana sortirent victorieux de la guerre contre leurs anciens ennemis : il conte les naufrages, les canots chavirés se mettant en travers, les flèches brisées, le courant les charriant, l'écume sur l'eau...

Tous les danseurs reprennent en chœur avec lui. La répétition de la danse et du chant, au-delà de la claire volonté d'enseignement, contribue à façonner pour les novices un univers neuf et de nouveau parfait.



Ce novice prend un peu de répit. On lui a permis de s'asseoir un moment et de se défaire de son chapeau de plumes, qui repose, derrière, sur son socle. Par contre, il ne doit pas cesser de jouer de la flûte qu'il tient d'une main. Cet instrument, muni d'un étonnant chanfrein en griffe de tatou géant sur lequel vient buter le souffle, ne produit que quelques notes, aux sonorités vives et aigres, que les novices répètent inlassablement. Il arrive à leur gorge irritée de se nouer soudain ; le son saccadé alors déraile et le rythme se brise, pour reprendre bien vite.

À ses mollets, une paire de sonnailles de graines d'ahouaïe séchées souligne chacun de ses mouvements de jambe d'un bruit rauque auquel répond, lorsque le novice reprend sa place dans la file avec ses compagnons, la résonance caverneuse du pont de danse.

L'orgie de sons que produit le novice participe de cette anesthésie à laquelle il doit parvenir à la fin de la nuit, lui faisant perdre contact avec le monde extérieur et jusqu'au souvenir de sa personnalité première.



Enfin perle l'aube dans un coin du ciel.

Les novices hébétés sont dépouillés de leurs parures, et leur corps offert dans sa nudité au supplice pour lequel ils dansaient depuis la veille. Chacun d'eux est soutenu par son parrain. Le rôle de cet homme lige qui ne l'a pas quitté depuis le début du cycle cérémoniel est important : tuteur, c'est lui qui, rituellement, avait en charge cette sorte de fœtus qu'est le novice et le conduisait par la main comme s'il ne savait pas marcher ; aujourd'hui, il doit l'aider à surmonter l'épreuve.

Aucun cri ne doit s'échapper de la bouche du novice lorsque fourmis ou guêpes, énervées par la fumée d'un long cigare, enfoncent leurs dards dans sa chair tétanisée par la danse, la musique, la fatigue, la peur peut-être aussi...

Le novice serre les dents et fronce le nez de douleur. Bien souvent, le parrain applique sa main sur la bouche dont voudrait sourdre un cri. Tout doit concourir à éviter la honte de paraître faible.



La première vague de piqûres passée, le novice, beaucoup plus calme, s'abandonne aux douloureuses caresses de sa grand-mère qui, compatissante mais consciencieuse, transforme son petit-fils en *Wayana* accompli.

Il sait qu'il a triomphé. Ses compagnons et lui avaient, chacun, déniché les fourmis ou les guêpes après les avoir endormies. Ils avaient tressé la vannerie à l'image des esprits, y avaient collé des plumes multicolores et, pour finir, avaient emprisonné les insectes par la taille entre les mailles du tressage. Ils avaient déambulé en procession, tenant à la main leur natte garnie d'insectes bourdonnants.

Puis ils avaient dansé, dansé jusqu'à perdre l'âme.

Maintenant, il est arc-bouté à la vie. Son corps n'est pas particulièrement endolori ; pour dire vrai, il va bientôt s'étonner de sentir dans ses mouvements une gêne due aux mille boursoufflures.

Il va devoir accomplir un dernier tour de piste, sans doute en titubant, puis il sera reclus. Il n'est pas rare que les plus jeunes, évanouis à la première application, accomplissent cette ultime parade le corps pâmé dans les bras de leur parrain, avant d'être déposés dans le hamac qui les attend sous la case de réclusion.



Plusieurs jours se sont écoulés. Tous les invités sont rentrés chez eux, mais le rituel n'en est pas pour autant terminé. Les jeunes reclus ont vu leur chevelure tomber sous les ciseaux ; le plus jeune a même eu le crâne rasé. Leur corps devant continuer à se purifier, ils doivent jeûner sévèrement, ne boire que quelques gouttes d'eau, ne parler qu'à mi-voix, ne rien faire, ne pas sortir sans ordre.

L'endurance et la tempérance des jeunes reclus sont constamment mises à l'épreuve. Se tenant en file indienne à une sorte de corde, ils sont amenés sous la grande case collective.

Là, ils sont de nouveau soumis à diverses tentations : ils doivent ne pas toucher aux plats de nourriture que l'on a pourtant disposés devant eux ; puis courageusement recracher les petits morceaux de cassave que l'on glisse entre leurs lèvres avides ; ensuite s'obliger à garder leur sérieux alors que des mimes, par mille contorsions, font sortir le rire des gosiers d'une assistance hilare.

Quelques jours plus tard, leur est proposée une épreuve de tir à l'arc au cours de laquelle est testée leur habileté en cet art, masculin par essence.



INDIENS DE GUYANE

WAYANA ET WAYAMPI DE LA FORÊT



LA SÉRÉNITÉ RETROUVÉE

Arrive la fin de la réclusion.

Les jeunes gens, amaigris mais endurcis, le corps gris de vieille saleté mais l'âme purifiée, sont conduits à la rivière où ils peuvent enfin jouir d'un long bain régénérateur. Leurs épreuves sont terminées, ils peuvent regagner leur demeure. Simplement, durant longtemps, ils devront respecter certaines restrictions alimentaires, dont la sévérité ira en s'amenuisant.

Pour l'heure, l'air faussement hautain, ce jeune homme abandonne son corps épuré au pinceau des femmes de sa famille et se laisse peindre, car il a gagné le droit d'être peint.

Il sera toujours plus beau, toujours plus fort, toujours plus homme.



Toute exaltation retombée, reste ce sentiment de communion et de plénitude qui habite chaque Wayana.

Les femmes étaient belles et douces, les hommes charmeurs et bons danseurs ; la bière de manioc emplissait les canots ; les esprits ont été honorés par des rituels accomplis selon la norme. Les novices ont été courageux, on peut en être fier. Leur sacrifice fonde un nouvel ordre et retrempe la communauté wayana dans son essence. La vie peut reprendre son cours, l'avenir est assuré.

Aujourd'hui est le jour de la sérénité retrouvée ou, plus exactement, recrée une nouvelle fois par les hommes, puisque l'initiation n'est rien d'autre que le pacte que les adolescents et les jeunes hommes, accompagnés par toute la société, passent, par intervalles, avec les forces de la nature et de l'au-delà.

Il est ainsi des moments de pure émotion, où tout un peuple s'unit autour de sa jeunesse pour lui réinventer le premier matin du monde.



Pour savoir qui, quand, et où...

- p. 31** 1962. Wayana. Rivière Marwini, près du village de Tipiti.
- p. 33** 1962. Wayana. Sauts sur le Litani.
- p. 35** 1964. Wayana. Passage d'un saut du Litani par Epoya, Passikili et un troisième homme.
- p. 37** 1962. Wayana. Canot revenant au village de Yaloukana, avec à son bord Epoya, Mayaou, Mahawanilou.
- p. 41** 1959. Wayana. Rivière Litani. Portrait de Yaloukana.
- p. 43** 1962. Wayana. Rivière Marwini. Tipiti chez lui dans son hamac.
- p. 45** 1957. Wayana. Rivière Litani. Massili chez lui, assis dans son hamac.
- p. 47** 1962. Wayana. Rivière Litani. Un jeune Wayana.
- p. 49** 1957. Wayana. Rivière Litani. Taméta, jeune fille orpheline, alors élevée par Tolinga, Grand Man des Boni (Aluku).
- p. 53** 1964. Wayana. Rivière Litani. Village d'Elahé. Kwankwan travaillant à la charpente d'une case collective toukoussipan.
- p. 55** 1964. Wayana. Rivière Litani. Dans son village, Elahé fixant les feuilles à une charpente.
- p. 57** 1958. Wayampi. Haut Oyapock. Village Itoussansan. Nika sur les marches de l'escalier de sa maison.
- p. 59** 1958. Wayampi. Haut Oyapock. Village Itoussansan. Des hommes boivent du cachiri. Au premier plan, Pa'i Sélo, Taméli, Nika et le chef Jean Uwaïla; au second rang : Mopéa, Yémiwa et Awala.
- p. 61** 1958. Wayampi. Moyen Oyapock. Village Akuménay. Tapa'a et sa jeune épouse Sa'i Koulouti devant leur maison neuve.
- p. 63** 1956. Wayampi. Moyen Oyapock. Bourg de Camopi. Le moniteur galibi Carlo Paul et ses élèves. De gauche à droite, Pilolo, Walapoulou'a, Pala.
- p. 65** 1962. Wayana. Rivière Litani. Meute de chiens au chenil.
- p. 69** 1962. Wayana. Rivière Litani. Brûlage de l'emplacement du nouveau village de Yaloukana.
- p. 71** 1964. Wayana. Brûlage de l'emplacement du nouveau village d'Elahé.
- p. 73** 1957. Wayana. Rivière Litani. Nettoyage de l'abattis brûlé avant la plantation.
- p. 75** 1957. Wayana. Rivière Litani. Début des travaux agraires féminins.
- p. 77** 1957. Wayana. Rivière Litani. Des femmes élèvent des buttes de terre à la houe.
- p. 81** 1964. Wayana. Rivière Marwini. Village de Tipiti. Sankana revient de la chasse au pécaré.
- p. 83** 1958. Wayampi. Moyen Oyapock. Village Alikoto. Taméli vise un singe juché dans un arbre.
- p. 85** 1958. Wayampi. Moyen Oyapock. Village Alikoto. Debout, Taméli flèche un poisson dans un saut.
- p. 87** 1958. Wayampi. Moyen Oyapock. Village Alikoto. Accroupi sur une roche, Taméli flèche un poisson dans un saut.
- p. 89** 1958. Wayampi. Moyen Oyapock. Village Alikoto. Taméli vient de flécher un pacou.

- p. 91** 1964. Wayana. Rivière Litani. Les hommes du village d'Alowiké battent la nivrée : Alowiké lui-même est en arrière-plan.
- p. 93** 1962. Wayana. Rivière Litani. Saut Poussani. Pêche à la nivrée.
- p. 95** 1962. Wayana. Rivière Litani. Saut Poussani. Wéyoukou pêche avec un de ses fils.
- p. 97** 1962. Wayana. Rivière Litani. Piapann assomme un coumarou.
- p. 99** 1964. Wayana. Rivière Litani. Village de Tiliwé. Un homme sale des poissons.
- p. 101** 1962. Wayana. Rivière Litani. Village Alowiké. Une femme boucane des poissons.
- p. 105** 1959. Wayana. Rivière Litani. Dans son village, Palassissi et Kouliamann tressent des vanneries.
- p. 107** 1958. Wayampi. Haut Oyapock. Village Itoussansan. Tamali achève un tamis en vannerie. À ses côtés, Zidok, Misso, Pawé et son fils Saki.
- p. 109** 1964. Wayana. Rivière Marwini. Village de Tipiti. Sankana prépare une parure de reins en plumes de vautour-pape.
- p. 111** 1962. Wayana. Rivière Marwini. Village de Tipiti. Anakalemin se fait scarifier par sa mère Milato.
- p. 113** 1962. Wayana. Rivière Marwini. Kwankwan à la barre du moteur de son père Alowiké.
- p. 117** 1962. Wayana. Rivière Litani. Village de Yaloukana. Amoïlena et son bébé.
- p. 119** 1957. Wayana. Rivière Litani. Deux femmes épluchent du manioc.
- p. 121** 1958. Wayampi. Haut Oyapock. Village Itoussansan. Tou'a et Wi'i, les deux épouses de Misso, tamisent de la farine de manioc.
- p. 123** 1958. Wayampi. Haut Oyapock. Village Itoussansan. Les mêmes jeunes femmes tamisent de la farine de manioc.
- p. 125** 1962. Wayana. Rivière Litani. Village d'Alowiké. Une femme surveille la cuisson du cachiri.
- p. 127** 1958. Wayana. Rivière Litani. Une femme file le coton.
- p. 129** 1964. Wayana. Rivière Marwini. Village de Tipiti. Une femme confectionne un porte-bébé en coton.
- p. 131** 1958. Wayampi. Haut Oyapock. Village Itoussansan. Matali tisse un hamac.
- p. 133** 1964. Wayana. Rivière Marwini. Village de Tipiti. Une jeune femme tisse un tablier en perles de verre.
- p. 135** 1964. Wayana. Rivière Litani. Palouwi, femme d'Alowiké, confectionne une ceinture en perles de verre.
- p. 137** 1962. Wayana. Rivière Litani. Dans leur village, la fille de Yaloukana épouille sa mère, Kouliwa, qui épouille à son tour sa petite fille, laquelle épouille son jeune frère.
- p. 141** 1964. Wayana. Rivière Marwini. Village de Tipiti. Péléya et son bébé.
- p. 143** 1962. Wayana. Rivière Litani. Le fils cadet de Wéyoukou.
- p. 145** 1964. Wayana, Rivière Litani. Un fils de Wéyoukou pêche à l'arc.

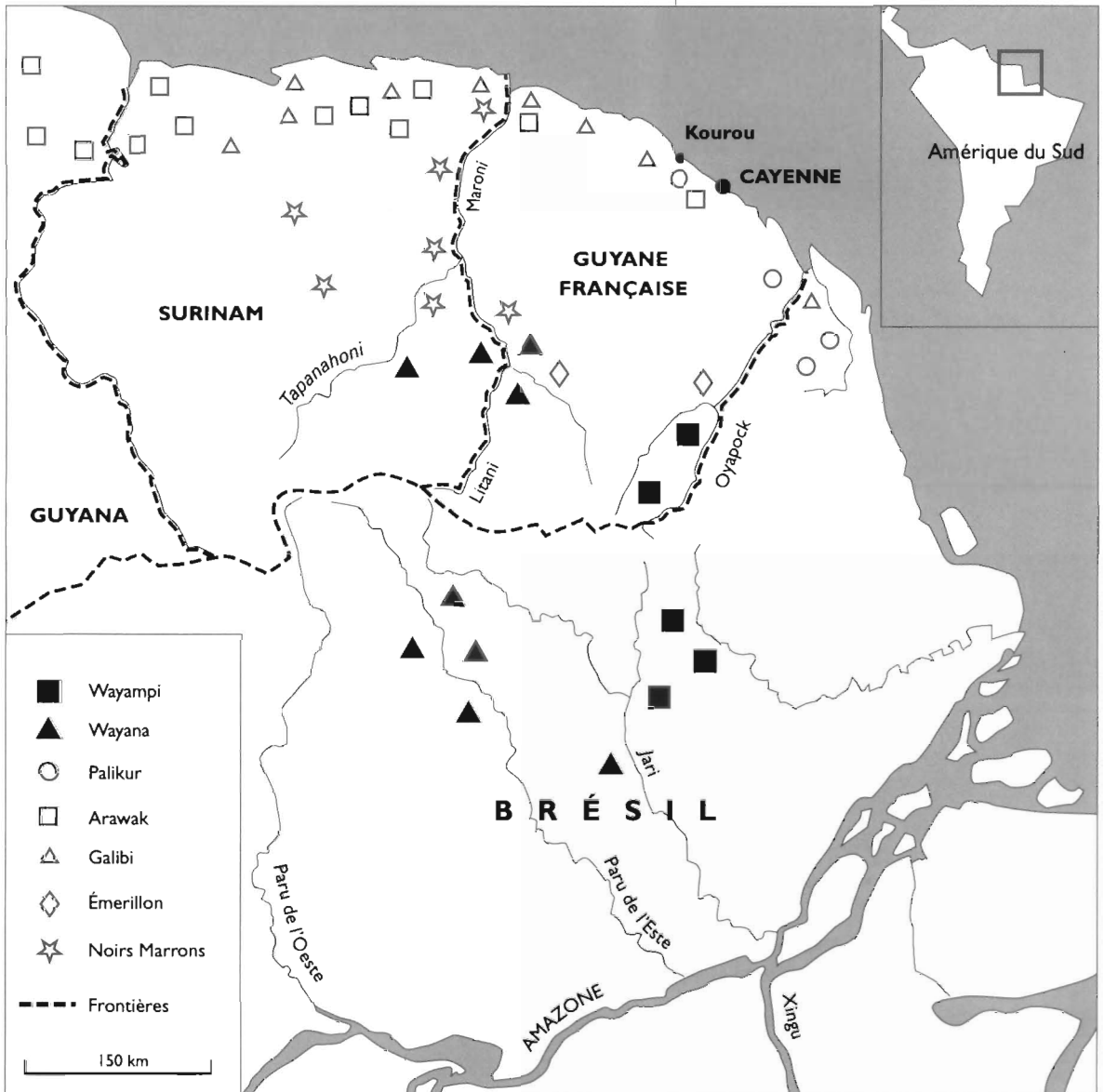
- p. 147** 1962. Wayana. Rivière Litani. Village de Tiliwé. Alélouman, élevé par Wéyoukou, ligature la pointe d'une flèche à poisson.
- p. 149** 1952. Wayana. Rivière Litani. Un enfant d'une dizaine d'années.
- p. 151** 1964. Wayana. Rivière Litani. Village d'Elahé. Etendue dans son hamac, Kélia, fille de Piyé, file le coton.
- p. 155** 1964. Wayana. Rivière Litani. Village d'Elahé. Malikoumann se fait peindre le visage.
- p. 157** 1962. Wayana. Rivière Litani. Village de Yaloukana. Une jeune femme peint le visage de son mari.
- p. 159** 1962. Wayana. Rivière Litani. Village de Yaloukana. Se regardant dans un fragment de miroir, un jeune homme rehausse ses peintures noires d'un fard rouge parfumé.
- p. 161** 1962. Wayana. Rivière Litani. Village de Twenké. Le chef Malavate paré d'un masque en écorce pour une fête de lever de deuil.
- p. 163** 1958. Wayampi. Haut Oyapock. Village Itoussansan. Taméli, le visage légèrement maquillé de rouge, la tête ceinte d'une couronne de duvet de toucan, fume un cigare indigène.
- p. 167** 1964. Wayana. Rivière Litani. Transport de la pâte de manioc dans de grands paniers étanches.
- p. 169** 1964. Wayana. Rivière Litani. Sankana prépare les lanières d'écorce dont seront faits les longs masques enveloppant les hommes.
- p. 171** 1962. Wayana. Rivière Litani. Le chef Twenké est parmi les danseurs du kalau.
- p. 173** 1965. Wayana. Rivière Litani. Village de Tiliwé. Palipen paré par sa mère et sa femme. Le chef Tipiti est assis à l'extrême droite.
- p. 175** 1965. Wayana. Rivière Litani. Village de Tiliwé. Akayouli, fils de Palanaéwa et de Poïka, recouvert de colliers de perles de verre.
- p. 177** 1962. Wayana. Rivière Litani. Village de Twenké. Takoula paré d'un masque d'écorce et d'une couronne de plumes.
- p. 179** 1958. Wayana. Rivière Litani. Epoya et un compagnon dansent le kalau.
- p. 181** 1965. Wayana. Rivière Litani. Village de Tiliwé. Amaypoti, fils de Twenké, assis devant son casque de danse, joue de la flûte à griffe de tatou.
- p. 183** 1965. Wayana. Rivière Marwini. Village de Tipiti. Omiyo, tenu par son parrain, subit l'épreuve des mains de sa grand-mère.
- p. 185** 1965. Wayana. Rivière Marwini. Village de Tipiti. Omiyo subit l'épreuve des mains de sa grand-mère.
- p. 187** 1965. Wayana. Rivière Marwini. Village de Tipiti. Jeunes initiés reclus. De gauche à droite, Palipen, Mekwenali, Akayouli, Omiyo.
- p. 191** 1964. Wayana. Rivière Litani. Village de Tiliwé. Palipen peint par sa femme Tameta et sa mère Koulawalikou.
- p. 193** 1962. Wayana. Sur le mont Mitaraca, ligne de partage des eaux entre la Guyane et le Brésil, bassin de l'Amazone. Wéyoukou et Péléya.

Pour poursuivre la lecture...

- BEAUDET, Jean Michel**, 1980. *Wayāpi-Guyane*, disque 33 tours et cassette, Paris, Barclay-CETO, ORSTOM
- BEAUDET, Jean Michel**, 1998. *Souffles d'Amazonie : les orchestres tute des Wayāpi*, Nanterre, Société d'ethnologie, coll. "Hommes et Musiques", III
- COGNAT, André**, 1967. *J'ai choisi d'être Indien*, Paris, Flammarion
- COGNAT, André**, 1977. *Antecume, ou une autre vie*, Paris, Robert Lafont
- COLLECTIF**, 1979. *Atlas de la Guyane*, Paris, CNRS-ORSTOM
- COLLECTIF**, 1985. "La question amérindienne en Guyane Française", Paris, *Ethnies* I, 1-2, Survival International-France
- COLLECTIF**, 1997. *L'archéologie en Guyane, Cayenne*, éditions APPAAG
- BOIS, Etienne**, (éd.), 1993. *Les gens de Guyane : éléments de compréhension pour une manière d'accueillir l'étranger*, Paris, Cimate-information, numéro spécial
- CHAPUIS, Jean**, 1998. *La personne wayana entre sang et ciel*, thèse d'ethnologie, université d'Aix-Marseille, Aix-en-Provence, Laboratoire d'écologie humaine et d'anthropologie
- COUDREAU, Henri**, 1893. *Chez nos Indiens : quatre années dans la Guyane Française (1887-1891)*, Paris, Hachette
- CREVAUX, Jules**, 1883. *Voyage dans l'Amérique du Sud*, Paris, Hachette
- GRENAND, Françoise**, 1972. *L'art et les techniques culinaires des Indiens Wayāpi et Wayana de Guyane Française*, Paris, Institut d'ethnologie, Archives et documents
- GRENAND, Françoise**, 1982. *Et l'homme devint jaguar : univers imaginaire et quotidien des Indiens Wayāpi de Guyane*, Paris, L'Harmattan
- GRENAND, Françoise**, 1989. *Dictionnaire wayāpi-français, lexique français-wayāpi*, Paris, Peeters-SELAF
- GRENAND, Françoise**, 1996. "Cachiri : l'art de la bière de manioc chez les Wayāpi de Guyane", in *Cuisines, reflets des sociétés*, M.C. Bataille-Benguigui et F. Cousin (éds.), Paris, Editions Sépia-Musée de l'Homme, p. 326-345
- GRENAND, Françoise et GRENAND, Pierre**, 1992. "Y a-t-il encore des Sauvages en Amérique ? Libres propos d'anthropologues sur les Amérindiens de Guyane", Paris, *Journal de la Société des Américanistes*, LXXVIII-1, p. 99-113

- GRENAND, Pierre**, 1980. *Introduction à l'étude de l'univers wayāpi : ethnoécologie des Indiens du haut Oyapock*, Paris, SELAF
- GRENAND, Pierre**, 1982. *Ainsi parlaient nos ancêtres : essai d'ethnohistoire wayāpi*, Paris, ORSTOM, Travaux et Documents
- GRENAND, Pierre et GRENAND, Françoise**, 1990. *Les Amérindiens, des peuples pour la Guyane de demain*, Cayenne, ORSTOM, coll. "L'Homme et la Nature"
- GRENAND, Pierre, MORETTI, Christian et JACQUEMIN, Henri**, 1987. *Pharmacopées traditionnelles en Guyane : Créoles, Palikur, Wayāpi*, Paris, ORSTOM, coll. "Mémoires", 108
- HURAUULT, Jean-Marcel**, 1965. *La vie matérielle des Noirs Réfugiés Boni et des Indiens Wayana du haut Maroni (Guyane Française) : agriculture, économie et habitat*, Paris, ORSTOM
- HURAUULT, Jean-Marcel**, 1968. *Les Indiens Wayana de la Guyane Française : structure sociale et coutume familiale*, Paris, ORSTOM
- HURAUULT, Jean-Marcel**, 1989. *Français et Indiens en Guyane*, 2^e édition, Cayenne, Guyane Presse diffusion
- HURAUULT, Jean-Marcel**, sans date. *Musique boni et wayana de Guyane*, disque 33 tours, Paris, Vogue, LVLX-290
- OUHOUD-RENOUX, François**, 1991. *Histoire, consommation et construction du bâti chez les Wayāpi de Guyane Française*, Paris, maîtrise d'ethnologie, Université de Paris V-Sorbonne
- OUHOUD-RENOUX, François**, 1997. *De l'outil à la prédation : technologie culturelle et ethno-écologie chez les Wayāpi du haut Oyapock (Guyane Française)*, Nanterre, thèse d'ethnologie, Université de Paris x-Nanterre
- SCHOEPP, Daniel**, 1976. *Le japu faiseur de perles : un mythe des Indiens Wayana-Apalai du Brésil*, Genève, Bulletin annuel du Musée d'ethnographie, 19, p. 55-82
- SCHOEPP, Daniel**, 1979. *La marmite wayana : cuisine et société d'une tribu d'Amazonie*, Genève, Musée d'ethnographie
- SCHOEPP, Daniel**, 1987. *Le récit de la création chez les Indiens Wayana-Apalai du Brésil*, Genève, Bulletin annuel du Musée d'ethnographie, 29, p. 113-138
- SCHOEPP, Daniel**, 1993-94. *Une étrange massue pour affronter les Wayapi, ou les avatars de la technologie chez les Wayana de la région Brésil-Guyane*, Genève, Bulletin de la Société Suisse des Américanistes, 57-58, p. 69-88

Localisation des ethnies



Survival

Mouvement mondial de soutien aux peuple indigènes

Fondé en 1969 et présent dans 75 pays, Survival mène des campagnes internationales de soutien aux peuples autochtones en mobilisant l'opinion publique – la force la plus efficace pour un changement durable. Il défend leur volonté de décider de leur propre avenir et les aide à garantir leur vie, leurs terres et leurs droits fondamentaux. Vous aussi, participez à nos campagnes épistolaires d'action urgente en devenant membre actif!



SURVIVAL INTERNATIONAL (France)
45, rue du Faubourg-du-Temple - 75010 Paris
Tél : 01 42 41 47 62 - <http://survival.wcube.fr>



Indiens de Guyane

Wayana et Wayampi de la forêt

Françoise Grenand, docteur en ethnolinguistique
est chargée de recherche au CNRS.

Pierre Grenand, docteur en ethnologie,
est directeur de recherche à l'Orstom.
Amérindianistes tous les deux, ils travaillent
en Guyane et au Brésil depuis une trentaine
d'années.

Jean-Marcel Hurault, ingénieur géographe,
a pris les photographies ici rassemblées
au cours de ses nombreuses et longues
missions dans le sud de la Guyane,
des années 40 aux années 60, pour l'IGN,
mais aussi pour l'Orstom.

Claude Lévi-Strauss, de l'Académie française,
a écrit la préface de cet ouvrage.



Indiens de la Guyane

Éditions Autrement

“Jean-Marcel Hurault est un pionnier de la redécouverte ethnologique de la Guyane. Ses livres continuent de témoigner pour une époque, pas si lointaine, où l'on s'est avisé que les cultures oubliées pendant des décennies étaient toujours en place. Il est allé à leur rencontre, il les a photographiées et décrites. De cette ethnologie guyanaise, Pierre et Françoise Grenand sont aujourd'hui les maîtres. Depuis trente ans, leurs livres, leurs articles ont immensément accru nos connaissances dans plusieurs domaines : langues parlées, relations des Indiens avec le milieu, techniques du corps, artisanat, organisation sociale, croyances, philosophie naturelle.

Cet album a, par les images, une telle puissance évocatrice, il apporte par les textes des informations si riches qu'il mérite de prendre rang dans la littérature comme un petit 'trésor' de l'ethnologie guyanaise. Mais je lui trouve aussi une portée plus vaste.

C'est, à mes yeux, un des meilleurs exemples dont on dispose pour faire comprendre de façon concise à ceux qui voudraient s'en instruire ce qu'est par excellence une enquête ethnographique.”

Claude Lévi-Strauss, de l'Académie française

CASTOM
éditions

SECRETARIAT D'ETAT



A L'OUTRE-MER



MINISTÈRE DE L'
OUTRE-MER
Mission pour la
Création du Parc de la
Guyane

REGION



GUYANE



9 782862 608242